à chaque instant on est renvoyé à la partie bibliographique du livre, où sont signalées les études relatives à chaque question. Louons surtout l'objectivité avec laquelle sont exposés les points les plus discutés de la métrique ; je pense, en particulier, à la controverse toujours ouverte au sujet de l'action de l'ictus métrique et de l'accent verbal (§§ 33 et 60). On ne saurait terminer ces quelques remarques sans signaler que les plautinisants liront là quelques pages un peu courtes, mais substantielles, sur la construction des *Cantica* (§§ 172-180). Si, par contre, je regrette que le chapitre sur la poésie rythmique soit si sommaire, c'est pour avoir l'occasion de redire que la poésie latine accentuelle est quelque chose d'entièrement différent de la versification classique, et que les latinistes aussi bien que les romanistes auraient grand besoin d'un traité, à la fois simple et documenté, consacré à la période post-classique de la versification latine. Quant à la prose métrique, il est difficile, dans un ouvrage comme celui-ci, de donner autre chose que des notions générales sur un art de la prose dont presque chaque écrivain a eu sa conception particulière. Le Crusius-Rubenbauer est, en conclusion, une œuvre de science et de bonne foi ; on aura en lui un guide sûr et un livre de consultation commode.

L. NOUGARET.

## Histoire littéraire.

Raffaele PERNA, *L'originilità di Plauto* : Bari, « Leonardo da Vinci », 1955, 496 pages, 2,800 lires.

L'auteur, après beaucoup d'autres, reprend le problème du *Plautinisches im Plautus*. On croyait que tout avait été dit là-dessus, et que le travail de plusieurs générations de philologues, de Leo, de Fränkel, de Jachmann, acharnés à saisir les infidélités du poète-traducteur, de Lejay et Arnaldi, préoccupés surtout de la nouveauté de l'élément rythmique et musical, n'avait rien laissé à défricher dans un domaine labouré en tout sens. Pourtant l'introduction du livre marque, non peut-être sans quelque injustice, les limites de ce long effort, faussé à l'origine par « le préjugé de l'absolue perfection des modèles attiques » et condamné « à la recherche extrinsèque des éléments constitutifs » ; une telle méthode ne laissait en fin de compte à Plaute qu' « insipides bouffonneries, déformations, digressions, répétitions et incongruences ». M. Perna, qui confesse pour l'esthétique de Croce l'admiration d'un disciple, s'efforcera donc de chercher l'originalité de Plaute, non pas dans ce que M. Rudler appelait un « résidu », mais dans l'œuvre elle-même, où les données de la νέα apparaissent renouvelées et fondues à la flamme du génie.

Bien qu'il réaffirme en ces termes, en face d'une « philologie » à ses yeux trop minutieuse, les droits de la critique littéraire (M. Perna cite souvent avec beaucoup d'éloges l'ouvrage de Gustave Michaut), il est loin de dédaigner l'acquis de ses devanciers ; sa documentation est considérable, et ses notes très denses sont bourrées de références à toutes les dissertations qui touchent à son sujet. Il y a d'autant plus de mérite qu'il professe, semble-t-il, à Bari, dont les ressources bibliographiques sont sans doute médiocres. On aurait donc mauvaise grâce à lui reprocher, à propos de chronologie plautinienne, de s'en tenir (p. 39, n. 2) aux conclusions de Püttner (1906), sans faire état de celles de Buck (1940) et Schutter (1952)[1]. On comprend de reste qu'étant donné leur fragilité, il n'ait pas cru devoir s'y attarder. Disons pourtant qu'il admet dans ses grandes lignes les principes de la chronologie traditionnelle et rejette celle, révolutionnaire, de F. Arnaldi qui, étudiant la part de l'élément musical dans le théâtre de Plaute, considère qu'il est allé se réduisant de plus en plus, jusqu'à éliminer presque entièrement les *cantica*, comme le fera Térence, dans une croissante fidélité à la νέα.

Mais, on l'a dit, c'est *après* l'érudition que commence l'entreprise de M. Perna, qui vaut surtout par l'analyse, souvent très fine, qu'il fait des intrigues et des caractères. Son propos est de dégager chaque fois, des gauchissements et des incohérences qui apparaissent dans un sujet, les thèmes que Plaute s'est plu à mettre en valeur. La *disorganicità* de la trame comique révèle la superposition au canevas d'éléments nouveaux qu'il a traités avec un goût qui le trahit. C'est bien au fond ce que Fränkel avait tenté de démêler, quoiqu'il y vît davantage une déformation inconsciente et subie, et non une volonté de rénovation et d'expression personnelle. En fin de compte, il s'agit pour M. Perna de définir ce que les modernes appelleraient la « sincérité » de Plaute : il y a des situations qui inspirent Plaute, qui lui dictent des vers plus beaux et plus « convaincants », qui l'entraînent à développer, pour son plaisir et celui de son public, ce qui lui « chante ». Telles sont les scènes comiques, traitées plus volontiers que les intrigues amoureuses. Tels seraient aussi — car nous sommes dans un domaine un peu subjectif — les passages où intervient l'amour paternel ou maternel ; M. Perna, de façon assez inattendue, mais insistante, reconnaît là l'un des ressorts de l'originalité de Plaute.

Jacques HEURGON.

1. L'article de M. Renard, qu'il cite à l'appui de sa datation de la *Cistellaria*, n'a pas paru, en 1938, p. 77 sq., dans notre *Revue des Études latines*, mais dans *Latomus*.

Karlhans Abel, *Die Plautusprologe* : Dissertation de Francfort-sur-le-Main, 1955, 160 pages.

Encore un problème qui, depuis plus d'un siècle que Ritschl l'a posé, n'a pas reçu de solution qui s'impose. Cette nouvelle tentative pour dégager, dans les quatorze prologues qui nous sont parvenus, ce qui est authentique et ce qui ne l'est pas, ce qui remonte au premier état et ce qui a été ajouté par Plaute lui-même ou par ses successeurs à l'occasion d'une reprise, se recommande par une extrême attention, non seulement à la composition de ces prologues et aux traces de remaniements qu'ils peuvent révéler en eux-mêmes, mais aux allusions qui y sont faites aux *Realien* : organisation des *ludi*, institutions juridiques, politiques et policières, dépréciation de la monnaie romaine. Chaque chapitre, consacré à une comédie, vaut comme un commentaire très précis et qui, même si certaines conclusions demeuraient discutables, rendra de grands services.

L'exposé, très serré et volontiers elliptique, lance beaucoup d'idées qu'il ne s'attarde pas à développer. Par exemple sur les dénominations de Plaute : l'auteur admet que son gentilice, de naissance, était Maccius. Si, dans le prologue de l'*Asinaria*, il prend le nom du clown de l'Atellane, Maccus, c'est, profitant d'une simple coïncidence, pour faire rire. On a peine à renoncer sans plus à l'interprétation, autrement intéressante, de Leo, qui, on le sait, devinait dans Maccus le premier pseudonyme de Plaute, tiré de son état de comédien populaire, et utilisé plus tard dans la constitution de ses *tria nomina*.

L'ouvrage est divisé en deux parties : Prologues sans *argumentum*, ceux de l'*Asinaria*, du *Pseudolus*, du *Trinummus* et du *Truculentus*, dont M. Abel conteste les lacunes. Prologues avec *argumentum*. Les premiers seuls représenteraient une rédaction primitive, réduite à l'énoncé du titre, quelquefois du nom de l'auteur, et à un commencement de *captatio beniuolentiae*. Ils auraient été successivement élargis et remaniés, dans des proportions variables, pour répondre à diverses intentions de clarté, de cohérence, ou de réclame. L'analyse, très bien conduite, n'est pas toujours probante. Pourquoi les vers 9 sq. du *Mercator* seraient-ils une *Erweiterung* secondaire, puisque, dès le début, Charinus annonce son intention de raconter l'*argumentum* et ses amours?

M. Abel a résumé ses conclusions dans un tableau final, qui attribue au total à Plaute lui-même les transformations de ses prologues. Il ne reconnaît d'interpolations véritables que dans la *Casina* et dans quelques vers de la *Cistellaria* (125, 130-132) et du *Poenulus* (124-126). Un essai de datation des prologues, sous leur forme originale, et partant des pièces elles-mêmes auxquelles ils introduisaient, assigne aux *Mé-*

*nechmes*, considérés d'habitude comme une œuvre de la maturité, une place très haute : « vraisemblablement » avant 216-214 : l'allusion à Hiéron du v. 412 ne suffit peut-être pas à la justifier. En revanche, l'*Asinaria* et le *Mercator* sont donnés comme indatables, ce qui étonne.

Jacques HEURGON.

Laura Olivieri SANGIACOMO, *Sallustio* (Biblioteca di cultura, 53) : Firenze, La Nuova Italia, 1954, VI-310 pages.

Le *Salluste* de Mme Olivieri Sangiacomo est apparenté au *Tacite* de M. Paratore. L'œuvre y est étudiée dans sa succession chronologique, et l'analyse du *Catilina* et du *Jugurtha* y est faite selon l'ordre de la narration même. L'auteur ne s'intéresse guère qu'au point de vue politique et moralisant. Les pages consacrées en fin de volume à l'art de Salluste (p. 269 et suiv.) sont parfaitement inattendues. La méthode de Mme Sangiacomo élimine donc divers aspects de l'œuvre, mais c'est Salluste d'abord qui l'intéresse, et le titre choisi, après tout, ne trahit pas le propos. Cependant, une organisation plus synthétique aurait permis de développer avec une clarté accrue les thèses soutenues par l'auteur, tout en évitant les redites.

La tendance du livre consiste à nous présenter en Salluste un historien impartial. M. V. Paladini, dans son bel ouvrage *Sallustio* (par ex. p. 51 et suiv.), avait mis en garde contre les excès de l'opinion traditionnelle, selon quoi Salluste serait un pamphlétaire plus qu'un historien. Poussant à l'extrême la théorie de M. Paladini, dont le principe est bon, Mme Sangiacomo nous offre un Salluste qui ressemble fort à un petit saint. Depuis quelques années, la philologie est en mal de canonisations : nous avons assisté à la béatification de Tibère, de Caligula, de Claude, de Néron et, aussi bien, à celle de Tacite ou de Juvénal. Il est vrai que les anciens cultes sont malmenés ; Cicéron, César descendent en enfer. L'un compense l'autre, et il est aimable à nous de fournir un aliment aux thèses de nos successeurs.

Pour en revenir à Mme Sangiacomo, après avoir souligné la sincérité de Salluste, elle retrace sa biographie et passe à l'étude du premier ouvrage : les lettres à César. Mme Sangiacomo croit, comme naguère M. Chouet, à l'authenticité des lettres, et elle a raison. Elle date la première de septembre 50 (p. 47) et la seconde de 46 (p. 64) ; sur les deux points, elle est en accord avec M. Chouet (*Les lettres de Salluste à César*, p. 77-78) : on aurait aimé qu'elle signalât avec plus de précision cette concordance. En revanche, elle n'estime pas que les lettres soient des pamphlets destinés à servir César et publiés en accord avec lui. Rien n'empêche, en effet, de croire à la sincérité de Salluste. Mais la tendance

au pamphlet qui me paraît (à tort, je le veux bien) si caractéristique de Salluste historien est évidente dans les lettres. Pour Mme Sangiacomo, dans la seconde lettre, la *dominatio* absolue de César n'est acceptée par Salluste que comme un état transitoire, un moyen de rénover la république (p. 70). L'hypothèse n'est pas inadmissible. Il aurait fallu l'étayer davantage et fixer mieux la place de Salluste dans le conflit idéologique qui oppose, à cette époque, partisans et adversaires de la notion (si complexe) de principat.

Mme Sangiacomo analyse ensuite la *Conspiration de Catilina*. D'excellentes remarques sur le *prooemium* (p. 81-84) auraient pu être étoffées par l'article de M. Rambaud sur les *Prologues de Salluste* (*R. É. L.*, 1946) (cité par la suite : p. 160, 163, 254). Mme Sangiacomo s'oppose avec raison à ceux pour qui le *Catilina* ne viserait qu'à laver César du soupçon d'avoir participé au complot. Mais elle réduit à l'excès l'allure antiaristocratique de l'ouvrage. Je ne saurais admettre (p. 131 et suiv.) que Salluste ait donné à Cicéron le rôle exact qu'il a eu dans l'affaire. Salluste attaquerait Cicéron historien plus que Cicéron acteur de l'histoire (p. 132) : la distinction ne manque pas de subtilité. Et comment concilier l' « impartialité » de Salluste avec la constatation que César « devait apparaître » pur de tout soupçon (p. 135)? Par ailleurs, Mme Sangiacomo consacre des pages d'un réel intérêt au rôle de Caton dans le *Catilina* et à l'importance des préoccupations morales.

La *guerre de Jugurtha* est analysée selon la même méthode, et, ici encore, l'étude des faits historiques (et leur critique, en général pertinente) se mêle fâcheusement à l'étude de la valeur historique du récit. Mme Sangiacomo continue à nier avec force que Salluste soit un pamphlétaire. Mais, outrant une thèse juste dans le principe, et risquant ainsi de lui nuire, elle exagère l'impartialité de son auteur. Or, elle doit bien constater son hostilité à l'aristocratie (p. 181 ; p. 184 : « Sallustio, dit-elle, ha qui accettato la tradizione antiaristocratica »). A propos de *Jugurtha*, 40, 5, elle estime que Salluste « impartialement » (p. 185) fait porter le tort sur les *populares*. Voici le texte : *ut* SAEPE *nobilitatem, sic* EA TEMPESTATE *plebem ex secundis rebus insolentia ceperat*. C'est là une impartialité suspecte... Mais, pour l'ensemble, il faut accorder à Mme Sangiacomo que l'historien ou, pour mieux dire, le philosophe de l'histoire a plus d'importance que le pamphlétaire, ou, comme l'a dit Bignone (cf. p. 215), que sa passion est plus romaine que sectaire. Sur tout cela, Mme Sangiacomo a écrit d'excellentes pages.

Je passe sur l'intéressante analyse des *Histoires* pour souligner l'intérêt du dernier chapitre (p. 247 et suiv.), consacré à *Salluste historien*. L'idéal de Salluste est l'antique idéal de grandeur romaine (p. 250) : Salluste s'est donc dégagé des rancœurs personnelles (voire...), et il

cherche avant tout à étudier le passé pour découvrir les causes de la crise actuelle (p. 251). Sans se plier à des recherches minutieuses de documents, il met ses dons d'intuition au service de l'analyse psychologique. Mme Sangiacomo retrace alors l'évolution générale de l'historien, depuis le *Catilina*, encore inquiet, jusqu'à la sérénité lucide et froide des *Histoires* (celles-ci, réduites à de pauvres fragments, sont utilisées avec une extrême habileté). Quelques remarques sur la dette de Salluste envers Platon et Thucydide, sur le style de Salluste, atténuent quelque peu la netteté de ce chapitre final. Il présente des lacunes. Ainsi, il y a chez Salluste une notion de l'héroïsme qui a grand mal à se concilier avec une philosophie morale (assez incertaine). Catilina et Jugurtha ne sont pas *les* héros des livres de Salluste, mais ils sont *des* héros. La conception de l'homme est en lutte, chez l'historien, avec la conception « républicaine » de la patrie. Sans doute César a-t-il réalisé pour lui la synthèse, au moins pendant quelque temps. Autre lacune : Mme Sangiacomo ne s'attarde pas assez sur les attaques contre la noblesse. Dans l'économie générale du *Jugurtha*, l'ampleur du discours de Memmius (chap. 30) est très significative.

Ainsi la thèse de Mme Sangiacomo, comme tant de thèses, est excessive. Elle amène l'auteur à négliger beaucoup d'aspects importants de Salluste et à diminuer l'importance de ce qui ne répond pas exactement à ses vues. Le livre est pourtant plein d'intérêt, et la « démonstration » est menée avec beaucoup d'intelligence, de science et de conviction. Que Mme Sangiacomo veuille bien accepter, sur certains points, des réserves qui ne sauraient infirmer la valeur de son ouvrage.

H. BARDON.

Karl VRETSKA, *Studien zu Sallusts Bellum Jugurthinum* (Oesterreichische Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. Klasse, Sitzungsberichte, Bd. 229, Abh. 4) : Wien, Rohrer, 1955, 169 pages, dont un Index locorum et un Index rerum, 50,50 Shill.

M. K. Vretska avait déjà étudié l'ordonnance du *Bellum Catilinae* (*Der Aufbau des Bellum Catilinae*, *Hermes*, 1937, p. 202 sqq.). Ces études consacrées à celle du *Bellum Jugurthinum* se divisent, après l'introduction et un chapitre sur le prologue, en deux parties : l'une traite de la structure et de la composition (p. 23-85), l'autre expose des recherches de détail (p. 85-158). L'étude d'architecture littéraire est conduite suivant l'ordre même du récit, et cette sorte de commentaire est destinée à faire ressortir les passages qui indiquent les articulations les plus importantes aux yeux de l'auteur. Travail minutieux et soigné, où l'on goûte, comme d'ailleurs dans la seconde partie, plus d'une

remarque pénétrante. Les étapes de l'analyse sont marquées par quelques schémas (p. 45, 57, 61, 77) qui en résument les résultats partiels, et le *Aufbau* général paraît dans le tableau suivant (p. 84-85) :

I. Introduction (Prooemium).

II. Exposé.

1. Indication du sujet : 5, 1-3.
2. Antécédents historiques et commencements de la lutte ; la première Rome : 5, 4-40.
   a) Antécédents : 5, 4-16.
      Digression sur l'Afrique : 17-19.
   b) Motifs du conflit et premiers combats : 20-40.
      Digression sur les partis : 41-42.
3. Rome en lutte avec Jugurtha seul : 43-76.
   a) Les combats jusqu'à la brouille entre Métellus et Marius : 43-62.
   b) Brouille avec Marius et combats ultérieurs : 63-76.
      Digression sur Leptis : 77-79.
4. Rome en lutte avec Jugurtha et Bocchus : 80-113.
   a) Antécédents et début ; Marius à Rome : 80-86.
   b) Combats de Marius : 87-101.
   c) Jugurtha livré : 102-113.
5. Conclusion : 114.

Au bout d'un travail qui a du mérite, le résultat n'est-il pas un peu décevant? Non qu'on puisse méconnaître l'idée maîtresse de cette démonstration, à savoir que Salluste a voulu écrire une histoire du peuple romain et n'aurait pas du tout visé l'individuel (*passim* et notamment p. 55, 56, 73, 84). Le voilà donc — et ce serait un argument — rapproché du vieux Caton qui, paraît-il, ne faisait pas place aux grands hommes dans ses *Origines*. A vrai dire, cette conception hypothétique de l'histoire catonienne ne repose pas sur beaucoup plus qu'un passage de Pline l'Ancien (*N. H.*, VIII, 5, 11), mais nous n'avons de Caton que des bribes, ce qui laisse quelque liberté. Il fallait plus de hardiesse à M. Vretska pour soutenir sa thèse à l'endroit d'un historien qui accorde visiblement tant de place à l'action des individus, qui en a fait la théorie (*Cat.*, 53, 2-5), qui propose les grands hommes en exemple, et ce jusque dans le *Bellum Jugurthinum* (4, 5-6), qui, enfin, a composé des portraits en forme des personnages exemplaires ou significatifs.

Et, justement, la seconde partie, dont on saisit alors le lien implicite avec la première, s'attaque aux portraits en détail : *Memmius-Bild* (p. 85-94), *Metellus-Bild* (p. 94-101), *Marius-Bild* (p. 101-129). *Sulla-Bild* (p. 129-134). Pour chacun, il s'agit de montrer que l'historien l'a

traité afin de mieux peindre Rome ; Rome en guerre d'abord, tel serait le sens du portrait de Memmius. Metellus figurerait comme un grand exemple, mais sans idéalisation excessive ; Marius apporterait la preuve de l'indépendance d'esprit de Salluste, car son portrait ne contient rien qui provienne de la propagande des partis. Si l'on comprend bien, l'impartialité de Salluste prouverait qu'il a un point de vue romain. De même, son objectivité dans les récits de bataille (p. 134-146), et, pareillement, sa façon d'utiliser le pathétique et la tension dramatique (p. 146-158). Il faut remarquer que dans ces *Studien* le traitement des portraits est bien inégal. Celui de Sylla — cinq pages — ne faisait-il pas difficulté comme un des plus psychologiques? Suffit-il, pour tout ramener au peuple romain, que dans la plus importante scène où il ait représenté Sylla le narrateur ait eu souci de démontrer que la perfidie était du côté des Numides (p. 134)? Et le portrait de Jugurtha qui, sans être romain, est un héros sallustien? M. Vretska ne lui a pas consacré de chapitre. Il a opposé le personnage au peuple romain : son caractère semble expliquer au moins le début du conflit (p. 29 sqq.).

Le problème n'est-il pas là? Si dans son ouvrage les dispositions morales des individus apparaissent comme une cause des événements, Salluste n'a-t-il pas écrit une histoire du peuple romain et autre chose en même temps? Car, enfin, cet *Aufbau* fait-il voir le plan du *Bellum Jugurthinum* ou la suite des faits? Par une nécessité logique, naturelle, la succession s'en retrouve dans l'ordre du récit. C'était l'*ordo temporum*, de règle pour toute narration. Un autre historien aurait, forcément, suivi un plan analogue. Voyez les *Periochae* LXIV, LXV, LXVI, de Tite-Live ! Toutefois, sur ce plan presque immuable, une variété d'architecture était possible, fondée sur la diversité des proportions que le narrateur ménageait entre les événements et les hommes. D'autres divisions ne se superposent-elles pas, d'après les entrées et les sorties des personnages, les coups de théâtre et les moments dramatiques? L'analyse de M. Vretska n'est pas inexacte, mais elle ne rend qu'un des aspects de la composition, et il ne serait pas absurde de penser que les intentions d'un artiste et d'un écrivain ne sont ni simples, ni évidentes, ni linéaires, et que l'art de Salluste en particulier pourrait consister, non pas dans une rhétorique, mais dans l'harmonie d'une complexité d'intentions sous l'apparente équanimité de la forme.

Enfin, pouvait-on traiter ce problème de composition sans considérer plus à fond le prologue et en général la question de la monographie? Ces *Studien* contiennent de nombreuses références à Cicéron ; excellente méthode, quoique des indications relatives aux personnages ne soient pas des plus probantes parce qu'elles font partie des *exempla* oratoires. A côté du Cicéron orateur, il y a un *Cicero historicus*, auquel Salluste doit

beaucoup. Dans la lettre à Lucceius (*Fam.*, V, 12) ne se trouve pas seulement l'idée de gloire (étudiée pages 14 et 16), mais une conception de la monographie dramatique. Peut-on, sans au moins discuter ce précédent, analyser une monographie de Salluste? Le dernier mot pourrait n'être pas dit.

Une remarque de présentation scientifique : n'aurait-il pas fallu soit une bibliographie soit des références complètes dans les notes? Ici tel titre mutilé dénature l'intention d'un article ; presque partout des titres avec une date, sans nom de ville ni d'éditeur, feront apprécier l'*Année philologique* !

Michel Rambaud.

F. E. Adcock, *Caesar as man of letters* : Cambridge University Press, 1956, 115 pages, Index des noms propres et Index des passages cités, 10 shillings, 6 pence.

En composant ce « César écrivain », Sir Frank Adcock a plaidé une cause : il souhaite remettre la lecture des *Commentaires* en honneur dans les universités d'outre-Manche. L'étudiant anglais a appris du latin dans un livre ou deux de César, autrefois, lorsqu'il était en « Fourth Form » ; jamais plus il ne retourne à ce texte : ce qui était bon pour apprendre la langue latine à l'enfant paraît ennuyeux au jeune homme ; quant à l'exposé des faits, ne le trouve-t-on pas ailleurs, en anglais, et mieux écrit? Il y a là des vérités qui ne sont pas forcément circonscrites aux îles Britanniques.

Dans ce livre bref, rapide, clair — une espèce de tract pour César — le professeur émérite de Cambridge introduit le personnage, situe la forme littéraire de son œuvre entre le *commentarius*, simple dossier, et l'histoire de forme artistique, expose, comme il les conçoit, le dessein et le contenu des *Commentaires*. Il montre quel portrait de l'homme de guerre il découvre dans le récit, ce qu'il saisit dans le style de la personnalité de l'auteur. Un cinquième chapitre — sous le titre « Certain Problems » — évoque les questions si difficiles des dates de rédaction et de composition et les difficultés d'interprétation que pose l'existence des digressions dans le *Bellum Gallicum*. Enfin, quelques pages sont consacrées au *Corpus* césarien.

S'il convient de gagner l'étudiant à César, sans doute ne faut-il pas l'effaroucher. De là ce plan, présentation rassurante qui rejette à la fin toutes les grosses difficultés. En rouvrant pour la première fois depuis la « Fourth Form » le livre I du *Bellum Gallicum*, l' « undergraduate » ne se demandera pas comment il fut possible, après la mort de César, de concevoir et d'écrire différents livres à la manière de César.

Il pensera simplement qu'on a conservé ces appendices parce qu'ils avaient été rangés à la suite des œuvres du maître, ce qui leur a valu, avec une considération particulière, d'échapper aux outrages du temps. Est-ce bien suffisant? Peut-être, et le critique aurait tort d'en exiger davantage, puisque le propos du livre est rien moins qu'une étude exhaustive. Supposons que Sir Frank Adcock ait commencé en déclarant que la véracité de César était sujette à caution, gagnait-il sa cause? Aussi, tout en reconnaissant qu'il y a dans les *Commentaires* un élément de propagande, il n'admet pas que cet élément soit prédominant ni qu'il faille s'en soucier particulièrement (p. 19). Je doute, cependant, que ce soit un argument péremptoire que de dire que la propagande n'exista pas dans un « vacuum »; d'abord parce que c'est limiter cette question de la propagande que de la rapporter dans les termes de Mommsen comme un appel au peuple, ensuite parce que les *Commentaires* étaient destinés à un milieu politico-littéraire, composé de sénateurs et de chevaliers, où foisonnaient les propagandes, et surtout parce que les tendances du récit césarien et la place qu'y tient la propagande ne se démontrent pas par la description du milieu extérieur qui en est tout au plus l'explication, mais par l'analyse interne de l'œuvre. Les *Commentaires* sont une propagande ou, si M. Adcock préfère, une apologie parce qu'ils en contiennent tous les artifices. Pour ne pas évoquer tous les procédés de César tels qu'ils paraissent dans un récit toujours explicatif ou justificatif, rappelons qu'il y a dans les *Commentaires* des argumentations, et, par exemple, dans le livre IV du *Bellum Gallicum*, cette narration qui aboutit à justifier le massacre des Usipètes et des Tenctères. L'examen du livre IV (p. 37) n'en tient pas compte. Supposons maintenant qu'un étudiant de Cambridge se fonde sur les premiers chapitres du *Bellum Ciuile* pour exposer le déroulement des faits au début de la guerre civile; son exposé sera faussé par les anachronismes volontaires de son guide. M. Adcock admet que César voulut rendre impossible à ses adversaires de méconnaître ou de sous-estimer sa grandeur, que l'exposé des faits est forcément subjectif, que le début du *Bellum Ciuile* est dépourvu d'objectivité (p. 23, 47), que le récit n'enregistre pas les défaillances militaires (p. 52). C'est admettre implicitement la déformation introduite par César dans l'histoire. Alors, la prendre comme un fait si naturel qu'il ne mérite pas d'être étudié, n'est-ce pas se priver d'un moyen de mieux connaître César, et tout particulièrement César écrivain? Car, enfin, un « man of letters » qui arrive à déformer les faits et à influencer les historiens n'est-il pas, sinon moralement, du moins techniquement et artistiquement, plus grand? A quoi l'on répondrait, peut-être, que l'intérêt intellectuel des *Commentaires* n'est pas grandement affecté par une plus ou moins

grande valeur historique (cf. p. 51). N'auraient-ils pas, cependant, d'autant plus d'intérêt qu'ils sont moins vrais?

Il n'est donc pas certain que le style de César se caractérise par l'absence de rhétorique et qu'il soit tout de spontanéité. L'attaque des Nerviens, au livre II du *Bellum Gallicum*, n'a pas été racontée comme elle a été vécue. La preuve? C'est ce « intra eas siluas hostes in occulto sese continebant » (18, 3). Dans l'action, et sur le moment, César n'en savait rien ; mais, en recomposant les faits, il a si habilement mêlé le point de vue d'un narrateur et celui d'un acteur qu'il se donne l'air d'avoir tout compris au cours du combat. Et que dire de la bataille de Pharsale, dont toute la localisation et toute l'orientation ont été brouillées? Il est juste de dire, pourtant, que par son art le narrateur donne une impression de spontanéité et que cet aspect séduisant est un avantage réel qui doit attirer des lecteurs plus facilement que l'analyse fatigante des intentions apologétiques et politiques.

Sur un point, cependant, un excès de complication ne va-t-il pas décourager les lecteurs qu'il faut gagner à César? N'est-il pas assez difficile, en admettant l'idée, que nous approuvons, d'une publication unique, de maintenir la théorie d'une série de rédactions annuelles, d'autant que, contre son propre témoignage, mais avec une logique parfaite, Sir Frank impose à Hirtius le même régime de travail annuel qu'à César? Hormis la « spontanéité », quelle preuve existe-t-il des rédactions multiples? L'évolution du style et de la langue? Rien de moins décisif. Les différences de style tiennent aux différences d'intention et de documentation. Il suffit d'y aller voir. La langue? Mais toutes les constatations précises aboutissent à des résultats discordants. Voici la seule qui est citée (p. 83) d'après Löfstedt, *Syntactica*, II, p. 347 et suiv. : César, qui a employé deux fois « ab imo », l'a abandonné pour « ab infimo ». Eh bien, les deux passages où figure « ab imo » ne sont pas authentiquement de César : ce sont des transcriptions de rapports, l'un de Sabinus (*B. G.*, III, 19, 1), l'autre d'un ingénieur (*Ibid.*, IV, 17, 3).

Qu'un petit livre si clair et si diligemment fait soulève tant de problèmes, et j'en passe, n'est-ce pas une preuve après tant d'autres de la complexité d'intentions que recèle sous un style apparemment limpide l'œuvre apologétique de César?

Michel RAMBAUD.

H. A. K. HUNT, *The humanism of Cicero* : Melbourne, University Press, & London and New York, Cambridge University Press, 1954, VIII + 221 pages, dont 1 appendice, 1 bibliographie, 1 index, 30 Shill.

M. Hunt s'est proposé un but qu'il définit fort clairement : étudier

et interpréter la série des travaux purement philosophiques de Cicéron, depuis les *Academica* jusqu'au *De officiis*, réagir contre la conception simpliste qu'on s'était faite autrefois de cette activité philosophique, montrer que le Romain ne se contenta pas d'enregistrer les doctrines grecques, au hasard de ses lectures et suivant sa fantaisie, mais qu'il a suivi un plan et que ces traités des années 45 à 43, se rattachant les uns aux autres par des liens de logique et de doctrine, s'enchaînent et constituent l'exposé suivi d'un système. On ne l'avait pas vu — ou mal vu? — par l'effet des préjugés contre le défenseur de la république et parce que les éditeurs ont publié les traités en désordre ou isolément.

Voici le plan de travail et de publication de Cicéron :

1° Dans les *Academica*, il rapportait le débat entre la Nouvelle Académie et Antiochus sur les problèmes de la perception et de la connaissance.

2° Une fois admise une théorie de la connaissance où la part du stoïcisme était grande, il fallait examiner qui de la doctrine stoïcienne ou du système d'Antiochus était, sur le plan moral, le développement logique de ces prémisses et, en même temps, le plus conforme à ce que l'homme connaît de lui-même : d'où la place et l'utilité du long exposé de morale qui s'étend dans le *De finibus* et dans les *Tusculanes*.

3° Puisque les *Tusculanes* avaient montré comment l'homme pouvait sauvegarder sa liberté malgré les forces qui s'y opposaient du dedans, comme les émotions, les passions, la douleur et la crainte de la mort, Cicéron était disposé à étudier le problème de la liberté humaine par rapport aux contraintes qui s'exercent du dehors, la nécessité, l'ordre du monde, les dieux : d'où le *De natura deorum*, le *De diuinatione*, le *De fato*. M. Hunt attribue une très grande importance à la traduction du *Timée* de Platon : elle devait servir d'introduction à ce groupe de traités cosmologiques et théologiques, fournir un chaînon entre la discussion des théories d'Antiochus et celle de la philosophie de Posidonius, une démonstration de la bonté de l'être qui renforçait l'éthique du *De finibus* en annonçant la théologie du *De natura deorum*.

4° Après la théorie, la pratique : avec le *De officiis*, Cicéron revenait aux problèmes de morale soulevés dans le *De finibus* et dans les *Tusculanes* pour donner sa propre conception des règles de conduite utiles pour l'homme imparfait et ordinaire.

Ce système cohérent mérite le nom d'humanisme parce qu'il ne regarde que l'homme, cherche en lui la mesure de tous les êtres et la règle de l'action, qu'il conduit l'individu à se rendre utile aux hommes qui l'entourent et à toute l'humanité. Après l'avoir défini par son con-

tenu, M. Hunt définit cet humanisme par ses limites en l'opposant à l'humanisme moderne et à un humanisme chrétien qui est plutôt une spiritualité d'inspiration chrétienne. Ces dernières remarques sont fort justes ; ma critique ne sera qu'un regret : M. Hunt s'est montré ici trop discret, trop modeste ; c'était le lieu de revenir largement aux rapports de saint Augustin ou de saint Jérôme avec la culture cicéronienne.

En même temps, cette interprétation des traités purement philosophiques aboutit à la réhabilitation de Cicéron, de sa modération et de ses scrupules dans l'action politique. Une réhabilitation de plus ! Mais, si l'on a dû défendre le grand Romain tantôt comme homme, tantôt comme une intelligence historique et politique, et cette fois comme un esprit philosophique, c'est une preuve de la valeur multiple de son *ingenium*.

Cette conception du travail philosophique de Cicéron se reflète exactement dans la composition du livre de M. Hunt. Puisque la succession chronologique des traités correspondait à un plan d'exposition théorique, M. Hunt, après avoir énoncé son propos, consacre un chapitre aux *Academica*, un au *De finibus* et aux *Tusculanes*, un au groupe du *De natura deorum*, du *De diuinatione* et du *De fato*, un, enfin, à l'humanisme de Cicéron. Le résultat est un manuel excellent, point trop encombré de notes ni de références, un livre clair et aéré où les étudiants de langue anglaise pourront prendre aisément connaissance de la philosophie de Cicéron et, par elle, de bien des théories grecques. On souhaiterait en voir l'équivalent en langue française, mais à vrai dire avec des retouches.

Les vues de M. Hunt s'appuient sur quelques thèmes subsidiaires que peut-être les spécialistes n'admettraient pas sans contestation. En insistant sur l'unité et la cohérence de la pensée cicéronienne, M. Hunt est entraîné à montrer sinon l'unicité de la source — il évoque fort honnêtement les théories antérieures à la sienne — du moins l'unité de l'inspiration, et l'inspirateur de cette construction philosophique serait Antiochus d'Ascalon. Grande est son importance, assurément, mais ne suffisait-il pas de le présenter comme un modèle, un exemple, pour ce travail de synthèse et de conciliation entre l'Académie et le Portique? M. Hunt sait bien que Cicéron était éclectique — ce dont personnellement je lui ferais volontiers gloire, cette multiplicité de consultations étant le fait d'un esprit large et indépendant. M. Hunt parle joliment du « flirt » de son philosophe latin avec les doctrines qu'il rencontrait chemin faisant. Quel était au juste ce « flirt » avec Dicéarque et Théophraste? J'ai dû lire plus vite que je n'aurais aimé le faire le livre de M. Hunt, mais je ne vois pas les noms de ces philosophes dans l'index.

Il est difficile de trouver à redire dans cet ouvrage élégamment présenté et dont les buts, limités, ont été annoncés au commencement avec une probité parfaite. Est-il permis de regretter l'étroitesse de ces limites que ne laissait pas prévoir le titre?

*The humanism of Cicero*? Entendez seulement l'humanisme philosophique, la conception de l'homme, la place de cet être dans l'univers, le rôle et les devoirs de l'individu dans la société. Mais la pensée de Cicéron est-elle comprise — au sens logique — dans les traités étudiés par M. Hunt? Ce grand Romain eut une conception bien personnelle, je dirai familiale et arpinate, de la place de l'individu dans le temps — et le temps n'a-t-il pas une place dans l'univers? Peut-on traiter de l'humanisme de Cicéron sans étudier ses vues sur l'histoire? Il a eu grand souci de la position de l'individu parmi ses semblables, mais dans et à travers une société romaine. Il est difficile de parler de l'humanisme de Cicéron sans étudier, à côté de ses théories philosophiques, son expérience de la politique et sa connaissance de l'histoire. Il confrontait sans cesse les unes aux autres. M. Hunt ne voit pas comment M. Ciaceri peut trouver une qualité spécifiquement romaine dans le *De officiis*. Mais, justement, ne trouve-t-on pas dans ce traité, surtout dans le troisième livre, la rencontre de la doctrine grecque avec la morale que les Romains tiraient des *exempla* de leur histoire? Dans le *De diuinatione*, ne reconnaît-on pas la même méthode de réflexion? Cicéron ajustait les théories qu'il empruntait à la Grèce avec les multiples expériences du passé national. Le *De republica*, le *De legibus* apparaissent au confluent du courant historique et du courant philosophique. A ces grands textes le plan tracé à priori par M. Hunt ne permettait de revenir, comme par scrupule, que dans la conclusion. Que dire de l'omission du *De senectute*, du *De amicitia*, contemporains des traités étudiés? On y voit comment Cicéron, qui rejetait par ailleurs les formes absolues de la doctrine stoïcienne, en faisait l'adaptation pratique à la vie quotidienne. Et ce stoïcisme romain, cet humanisme pratique, prend sa source dans la tradition romaine, dans les exemples idéalisés, sans doute, mais nationaux, du vieux Caton, de Scipion et de Laelius. Cette morale, cette sagesse ne se réduisent pas à un moment de la philosophie grecque, ni à l'épanouissement d'un humanisme déjà impliqué dans le stoïcisme. Ce disant, j'ai l'air de prêcher pour mon Cicéron, en quoi j'aurais multiplement tort, car Cicéron n'est à personne, car l'ouvrage de M. Hunt, sans rien contredire, vient très heureusement compléter notre bibliographie cicéronienne, car la modération et la réserve figurent parmi les qualités de ce livre sympathique. Dans une future édition, M. Hunt fera peut-être place à quelques travaux français récents, l'un qui traite des rapports de Cicéron avec l'histoire romaine, l'autre, de

M. Haury, sur l'esprit et l'humour de ce grand écrivain, un autre, enfin, de M. Poncelet, sur Cicéron traducteur de Platon. Mais faut-il s'étonner que nos antipodes nous ignorent — en 1954 — quand à quatre heures de train de la Sorbonne la dernière de ces thèses ne nous est pas encore parvenue?

Michel RAMBAUD.

A. HAURY, *L'ironie et l'humour chez Cicéron* : Thèse de Paris, Leiden, Brill, 1955, 328 pages.

C'est sous l'influence des travaux de L. Cazamian que M. Haury a conçu la première idée de cette thèse, où s'unissent rigueur et nouveauté. Ironie et humour sont deux notions fuyantes ; si la première se laisse assez bien définir, la seconde, au contraire, échappe dès qu'on prétend la cerner. Il est surtout malaisé de les opposer l'une à l'autre, et l'on s'aperçoit vite qu'elles n'ont pas de frontière commune.

Une définition de l'ironie doit être d'abord historique, et M. Haury ne manque pas de suivre l'histoire de l'εἰρωνεία depuis l'ironie socratique, à travers les exemples d'Aristophane, les formules d'Aristote et celles des rhéteurs grecs. Au terme de cette évolution, l'ironie apparaît comme un déguisement de la pensée, proposé à la façon d'une énigme que l'interlocuteur aura plus ou moins de peine à déchiffrer selon son degré d'esprit. On voit que cette définition, issue directement de la rhétorique scolaire, demeure surtout une description formelle et s'attache aux procédés plus qu'à l'essence. Cicéron adopte la formule des théoriciens grecs et donne à l'ironie le nom de *dissimulatio*. Il en étudie les formes en fonction de leur utilisation oratoire et les mélange quelque peu avec le comique de mots.

Passant à l'*humour*, M. Haury est plus embarrassé, car la notion n'a pas été dégagée par les théoriciens antiques, le mot même qui la désigne est moderne et britannique, et l'on a été jusqu'à douter qu'il y eût un humour des Anciens. M. Haury reprend les exemples d'ironie cicéronienne déjà cités et montre qu'il y entre bien souvent de l'humour. On en vient à concevoir que celle-ci ne serait que l'aspect comique de l'ironie, qui, en elle-même, n'est pas toujours risible ni plaisante. On voudrait aller plus loin et dire que l'humour est une attitude de l'esprit, une aventure où il s'engage, sans toujours pressentir où elle le mènera : c'est Gulliver s'embarquant pour des îles inconnues, Candide et Pangloss débarquant à Lisbonne, Gargantua chevauchant de Lerné à Paris. Mais c'est aussi Encolpe chez Trimalcion (et M. Haury ne se permet à Pétrone qu'une allusion trop discrète). L'ironie socratique, dans la mesure où elle est une critique des valeurs et des « Autres », n'est qu'un humour, aussi systématique que celui de Voltaire ou de Swift.

Nous ne l'appelons ironie (au sens ordinaire) que par tradition, et non sans impropriété. Passé Socrate, nous attachons le terme d'ironie aux procédés favoris de cet humour, qui, en lui-même, recèle toute une métaphysique, ou du moins l'esquisse d'une métaphysique. M. Haury parle de « couple » humour-ironie ; il écrit : « L'ironie et l'humour sont deux espèces d'allégorie moqueuse, dont l'une traite de supérieur à inférieur, l'autre d'égal à égal... En elles s'expriment deux tendances profondes et complémentaires de l'esprit humain. Originellement coexistentes, bien que l'ironie paraisse l'aînée de l'humour, elles se compénètrent d'autant mieux qu'elles usent volontiers des mêmes procédés... » (p. 64). Nous serions moins affirmatifs que lui ; il nous semble que le couple qu'il cherche à établir est une symétrie trompeuse, les deux termes ne correspondant pas au même niveau de pensée : le malaise évident provient peut-être de ce que l'ironie antique, celle qui est reconnue et classée, est d'abord un procédé de dialogue, une confrontation du *Je* et de l'*Autre*, avant de devenir un procédé d'*altercation*, dialogue non plus heuristique, mais éristique, à mesure que les philosophes cèdent le pas aux avocats, les libres propos du gymnase aux querelles du Forum. L'ironie n'est alors qu'un humour dégradé, réduit à une ou deux *sententiae* — et c'est cette forme d'un humour de combat que les théoriciens antiques ont seule retenue, parce que c'est la seule qui leur servît pour le but qu'ils se proposaient, la formation d'un orateur. L'étude de M. Haury se place donc, bon gré mal gré, sur deux plans : celui de la rhétorique traditionnelle (et elle comprend une analyse minutieuse des *procédés*) et celui de la pensée même, en dehors des cadres et des catégories : ce sera l'objet de son quatrième chapitre, qui aborde de front les « Fins de l'Ironie et de l'Humour ».

Les chapitres II et III traitent respectivement des *Procédés favoris de l'ironie et de l'humour* et de la *Densité de l'ironie et de l'humour*. Successivement seront étudiés, du point de vue de l'ironie, le mot, dans ses catégories grammaticales (substantif, pronom, adjectif pronominal, adjectif, adverbe, verbe), la phrase (interrogative, subordonnée ironique — entendons les hypothétiques du type *nisi forte* — proverbes, etc.), enfin des ensembles (portraits et diptyques, commentaires ironiques, parodie, etc.). Une importance particulière est attachée au sarcasme, défini comme une « raillerie sanglante », et dont le discours contre Pison offre tant d'exemples. Pour mesurer la « densité » de l'ironie et de l'humour, M. Haury tente de découvrir une évolution historique, de ce point de vue, à travers l'œuvre entière. Il distingue, pour cela, « une dizaine de phases » dans la biographie littéraire de son auteur : de 86 à 70 ; de 70 à 64 ; de 64 à l'exil (mars 58) ; la durée de l'exil (mars 58-août 57) ; le retour jusqu'au proconsulat (août 57-avril 51) ; le proconsulat (avril 51-

novembre 50) ; la guerre civile (novembre 50-octobre 47) ; la dictature de César (octobre 47-15 mars 44) ; la phase finale (15 mars 44-7 décembre 43). On le voit, chaque période correspond à une position de Cicéron, à une fonction ou une situation dans la République ; les changements ont parfois trouvé leur écho dans le cœur de l'homme, parfois il s'agit simplement d'une modification des circonstances, imposant une modification de la tactique. Naturellement, c'est dans la correspondance, surtout, qu'apparaît l'humour (p. 140), et l'on pouvait s'y attendre, si l'on admet notre définition. Car les *Lettres* sont, par excellence, le genre où peut se donner carrière la critique systématique des gens, des choses et des institutions ; les lettres ne sont pas un genre de combat ; le correspondant n'est pas un adversaire, mais un confident ou un complice. On y trouve, sans doute, bien des formules ironiques, à l'égard de tel ou tel, mais elles s'intègrent dans un libre jeu où c'est l'auto-ironie qui l'emporte. Et nous entrevoyons, enfin, le « vrai » Cicéron, celui qui n'est pas dupe, ou ne veut pas être dupe ou ne veut pas en avoir l'air : c'est là qu'est l'humour, dans cette fuite de soi-même, ces méandres de l'amour-propre, cette parade d'un homme devant ceux qu'il sait être ses égaux — c'est le rire de l'augure, de l'homme « habile », ou peut-être seulement « demi-habile ».

Restent à préciser les « fins de l'ironie et de l'humour » — ce que fait M. Haury aux trois points de vue : *docere, delectare, mouere.* L'ironie cicéronienne enseigne : dans les dialogues, à l'imitation de Platon, dans les traités comme le *De Natura Deorum*, où elle se fait « voltairienne » (mais est-ce bien Cicéron qui parle?), et surtout (mais, selon M. Haury, c'est alors de l'humour) elle révèle le scepticisme profond du grand homme d'État, sa défiance envers toutes les valeurs établies (celles dont, officiellement, il était le défenseur). On entrevoit, à travers les citations largement rapportées, ce que fut la révolution césarienne, son aspect déconcertant de « révolution du scepticisme », où tous les adversaires sont également augures.

Dans la conclusion de M. Haury, nous noterons tout particulièrement le paragraphe consacré à « nuancer le vieux parallèle avec Démosthène » (p. 277) : Démosthène ironise, mais pour réfuter, par l'absurde, l'opinion adverse. Cicéron, lui, joue d'un clavier beaucoup plus étendu. Car l'ironie cicéronienne est capable d'émotion, elle est un moyen de pathétique et agit autant sur les nerfs que sur l'intelligence de l'auditeur. Et c'est là un trait italien, une forme du sens de la vie, le sens aussi de ce qui n'est que relatif. Il est, certes, inappréciable pour l'avenir de la pensée humaine que les conquérants du monde antique aient su, parfois, douter d'eux-mêmes et de leur propre grandeur.

Solidement charpentée, la thèse de M. Haury parvient, nous dirions

presque, malgré ses distinctions et l'allure parfois quelque peu scolastique de son exposé, à retrouver la vie profonde de cet humour cicéronien, si diversement jugé, selon qu'on ne s'est attaché qu'à son contour d'ironie agressive ou qu'on a consenti à pénétrer plus avant, jusqu'à cette sensibilité inapaisable d'un homme que son intelligence livrait à tous les démons du doute et dont on ne s'émerveillera jamais assez qu'il ait pu, malgré tout, être un homme d'action.

Pierre GRIMAL.

Ettore LEPORE, *Il princeps ciceroniano e gli ideali politici della tarda repubblica* : Istituto italiano per gli studi storici, Napoli, 1954, 448 pages, 2.500 lires.

La science moderne a abordé le problème du prince en fonction du régime augustéen, réalisation prétendue d'une théorie républicaine. Elle recherche les influences, la grecque avant toutes, et la romaine sous les formes de la tradition, du milieu, des nécessités historiques.

Rompant avec ces habitudes, M. Lepore veut établir la valeur idéale et pratique du *princeps* cicéronien en soi.

C'est obéissant à des convictions profondes que Cicéron accomplit sa carrière politique. Il ne s'écarte jamais de l'idéal de la *concordia ordinum*, réapparaissant, après la crise, sous le *consensus omnium bonorum*, antithèse de l'esprit de coterie oligarchique. Ces principes furent constamment démentis par les faits qui contraignirent Cicéron à rapprocher les extrêmes. Il y a donc, chez lui, adaptation, que décèlent les variations du vocabulaire et de l'emploi des mots existants bien caractérisés par la tradition et l'usage.

L'enquête exhaustive de H. Wagenvoort[1] qui semblait dispenser les chercheurs de nouvelles tentatives n'a pas découragé M. Lepore. Moins sceptique que Carcopino[2] et que nous-même[3], il constate l'existence de notions définies, courantes : priorité et supériorité du *princeps*, notions rigoureusement distinctes, contrairement à l'opinion de R. Heinze[4]. Cependant, M. Lepore ne commet pas l'erreur de s'en tenir au mot, comme plusieurs de ses devanciers. Il reconnaît les limites de la méthode. « L'indagine lessicografica ha i suoi limiti e un puro valore d'indizio » (p. 45). Aussi recourt-il aux contextes, aux idées, avant de revenir à l'expression protéiforme. Au lieu de rechercher la signification de

1. *Princeps*, Philologus, XCI, 1936, p. 206-221, 323-345.
2. *Les secrets de la Correspondance de Cicéron*, II, p. 184, n. 2.
3. *Recherches sur l'aspect idéologique du principat*, Bâle, 1953, p. 35.
4. *Ciceros « Staat » als politische Tendenzschrift*, Hermes, LIX, 1924, p. 73-94 = *Vom Geist des Römertums*, p. 142-170.

*princeps*, il se demande comment Cicéron a dénommé l'homme politique idéal.

Les grands traités lui fournissent le matériel de base : *auctor*, *rector*, *moderator*, *divinus paene vir*, *optimus*, plus les termes de droit public (magistrats). M. Lepore étudie leurs rapports avec *princeps* (synonymie, qualification) et constate que, dans le *De republica*, si *princeps* conserve le sens traditionnel, il a une tendance perceptible à signifier quelque chose de nouveau, sans toutefois désigner le monarque, tant il est vrai que l'homme politique envisagé reste un citoyen. D'ailleurs, Cicéron s'en tient à la conception théorique, non pratique, de la monarchie. Le pouvoir absolu, illimité, c'est la « tyrannie », incompatible avec la *libertas*, contraire à la raison. Au tyran, Cicéron oppose le *princeps-rector*, le *bonus, sapiens, peritus... quasi tutor et procurator rei publicae; sic appelletur quicumque erit rector et gubernator civitatis*. M. Lepore souligne avec raison *quicumque* (p. 100).

Le prince n'est ni un monarque ni un individu. Il est un type traditionnel, enrichi d'apports nouveaux, mûri par la philosophie grecque. L'empirisme fait place à la théorie, qui introduit la notion du mérite. Mais le *princeps* reste un personnage réel. M. Lepore reproche à Heinze et consorts d'avoir méconnu les aspects concrets, la valeur historique et sociale de l'*optimus vir* cicéronien.

Une importante fraction du livre, le chapitre III, deux cents pages environ, est consacrée à l'histoire. Les réactions de l'homme devant les faits découvrent les mobiles de ses actes et leurs sources d'inspiration. L'idéal qui anime Cicéron a un caractère « réformateur » : au cours des crises où il manifeste son opinion, Cicéron esquisse le portrait du bon politique. C'est justement le *princeps* de la République. La faillite des solutions proposées, la carence des institutions, l'incapacité des gouvernants contraignent Cicéron à insister sur les valeurs morales, hors cadre, des *boni* qui, groupés sous la conduite de l'*homo novus*, résisteront à l'oligarchie et assureront la vie de la communauté romaine. Cicéron lui-même représente un type particulier d'homme nouveau, membre d'une *nobilitas* élargie fondée sur le mérite. En recherchant le *consensus omnium bonorum*, Cicéron essaye de constituer un bloc, une sorte de bourgeoisie, une réserve de citoyens hors partis qui formera la base nouvelle de l'État. Il prépare ainsi la société d'où est issu le Principat. Aux partis traditionnels succède une entente entre « vrais » *optimates* et « vrais » *populares*, unis par le sentiment du devoir et redonnant au « vrai » peuple conscience de son rôle fondamental.

Cette recherche d'une constitution nouvelle n'implique pas l'abandon du passé. Le *De oratore* et le *De legibus* exaltent la tradition. Si l'ancienne République romaine n'est pas l'État parfait, elle est historiquement

près de la perfection, parce que plus proche de la pureté originelle. Du reste, elle avait été accessible à la culture hellénique, elle-même acquise au respect dû aux ancêtres. L'État idéal a comme fondement la nature, la raison et le *mos maiorum*, symbole de sagesse. Il est éternel.

Le *De republica* a une fin pratique. Cicéron sait que l'État romain est malade. Il cherche les remèdes. Il les trouve, non dans les institutions, mais dans les hommes qui réformèrent l'État. Malgré le cycle des constitutions, malgré le retour inéluctable des phases antérieures, il forme la possibilité du choix et l'efficacité de l'intervention de l'homme politique guidé par l'intérêt général.

Le vocabulaire marque les étapes de la pensée : l'extension de certains termes (ex. : *factio*) fait tomber les limites étroites du particularisme.

Le *De legibus* ne propose pas une réforme législative, mais bien un changement d'esprit. La politique est une science et une éducation. L'individu (*Sull.*, 9 : *princeps ad salutem*) intervient utilement en cas de nécessité. Aussi faut-il développer la conscience civique.

La personnalité donc revêt une importance particulière, contraire à la tradition corporative des classes et des *principes*. L'*auctoritas*, soit le prestige individuel, s'exerce en marge des pouvoirs législatif et exécutif. Mais il ne saurait être illégal. Le chef politique idéal est un réformateur respectueux des lois, ce qui exclut les usurpations et la monarchie.

Les faits furent plus forts. Il fallait prendre position vis-à-vis de Pompée et de César. Refusant de se lier à la cause de l'un d'eux, Cicéron « garde son indépendance » (p. 315) et tente une politique de médiation et d'équilibre entre les rivaux. Il constate que le développement historique ne correspond pas à ses idéaux. En présence de ces « faux principats », les traits du *princeps* idéal deviennent plus nets. Confusions et équivoques avec les réalisations contemporaines se dissipent. César n'était qu'un ambitieux que les remontrances de Cicéron ne réussirent pas à convertir à l'idéal du vrai politique, défenseur de la « liberté ». Le despotisme admettait juste une *libertas* qui ne coïncidait plus avec la structure de l'ancienne République. Le vrai prince, le *princeps libertatis*, en qui revit la théorie hellénique du politique, n'attaque pas les institutions. Il les restaure. Il agit de son chef, de son « autorité », se substitue à la lettre morte des lois. Après les Ides de mars, Cicéron se tourne vers les personnalités susceptibles de réaliser les vertus princières : Dolabella, Hirtius, Pansa, Balbus, Octavien, Brutus, Cassius. Ce sont évidemment les mérites personnels (décision, vigilance, présence d'esprit) qui attirent l'attention du théoricien. L'individu, agissant pour le salut de l'État, devient autorité lui-même (*Phil.*, XI, 27 ; *ad Brut.*, I, 5, 1 ; *Fam.*, X, 16, 2).

L'autorité du *princeps* ne repose donc sur aucun fondement juridique. Elle est émanation de l'individualité instruite à l'école des philosophes et de la tradition. Cicéron a élaboré une doctrine fixant entre citoyen et État des rapports nouveaux. Malgré les travers, l'auteur de la *République* a fait œuvre durable : il a présidé à la transformation de la cité antique en État et en Empire.

Ce livre apporte une contribution de poids aux études cicéroniennes. M. Lepore est un défenseur discret et qualifié de l'homme politique au service de la théorie. Loin de reprocher à Cicéron son irrésolution, il lui attribue du « dynamisme » (p. 200, 230, 258, 331). Il considère le consul de 63 comme un apôtre cherchant avec obstination l'application de ses idées, quitte à accepter le compromis. M. Lepore opère un renversement : il pose en principe l'idéologie, puis passe aux faits. D'aucuns suivent la marche inverse, passent de ceux-ci à celle-là. La perspective est tout autre. Sera-t-elle plus juste? M. Lepore est convaincu de la profondeur des sentiments cicéroniens là où R. Heinze et adeptes ne voient que lieux communs et slogans (p. 106). M. Lepore sous-estime les lois du genre : telle déclaration empreinte d'idéalisme élevé (cf. *Pro Sestio*) n'est possible que parce qu'elle a trouvé une résonance. L'orateur sait ce qu'il doit dire — ou taire. Son programme politique répond aux vœux des auditeurs, et, pour ne pas manquer son effet, ne peut que contenir une bonne part de banalité. Il y a aussi les exigences littéraires : telle « réalisation » cicéronienne n'est qu'un remaniement et une adaptation après coup[1]. Quant à Cicéron, il faut admettre, selon les circonstances, des opinions curieusement variables[2]. L'uniformité de sa pensée provient de conventions qui se répètent. La philologie doit tenir compte du ton, non seulement des mots, et se prémunir contre une hypersensibilité qui l'émeut à tort. Sinon, l'on prête à l'écrivain des intentions imaginaires.

M. Lepore étaye son exposé d'abondantes citations propres à recréer le climat. Elles sont truffées d'un contexte italien qu'entrecoupent les mots latins, intraduisibles peut-être, mais privés de leur point d'appui. Les phrases du type suivant sont fréquentes : « La *misericordia*, *mansuetudo* e *clementia* ivi lodate sono inserite nell'ambito ormai canonico della *sapientia*, come *modus* e *moderatio*, fondate sul *consilium* cioè non sulla *vis*[3]. » Procédé pratique, certes, mais qui n'ajoute rien à la clarté, dispense de l'effort d'interprétation et laisse entendre tout ce que l'on veut. Le mot, isolé, prend trop d'importance. Faut-il attribuer à

1. Les exemples de la IIIe Catilinaire, du *Pro Milone*, sont typiques. Voir les excellentes remarques de M. Gelzer, *Real-Encycl.*, VII A 1, 884-885.

2. Ex. : *Att.*, I, 14, 3 ; II, 23, 3 ; *Sulla*, 83 ; *Flacc.*, 102 ; *Att.*, XIV, 13 B et 13, 6.

3. P. 358. Cf. p. 201-202, 218, 221-222, 229, 317.

*animus* un rôle aussi prépondérant, *Fam.*, X, 16, 2 : *tamen hoc animo esse debes ut nihil huc reicias*, commenté, p. 391 : « L'insistenza sul potere dell'*animus* sempre sottolineata ci richiamano alla forma platonica e aristotelica del νόμος ἔμψυχος? » L'entretien de Cicéron et de Pompée à Tarente (14-15 mai 51) eut-il le caractère technique d'une conférence ou d'une consultation ministérielle [1]? L'emploi du grec évoque une conversation à bâtons rompus. M. Lepore prend très au sérieux la lettre *Fam.*, II, 7, 1-2 (à Curion) : « La lettera... ci sembra molto importante del punto di vista teoretico perchè mentre riprende in perfetta continuità la concezione razionale ed etica della *moderatio* e *prudentia*, quali fondamenti della politica, accentua il valore dell'*iudicium* individuale... » (p. 333). Tant de gravité nous paraît altérer le style épistolaire de Cicéron, en méconnaissant sa grâce — et sa légèreté — mondaine. La recherche à tout prix de fils conducteurs ne conduit pas nécessairement à une issue. Occupé de démontrer chez Cicéron l'harmonie de la pensée et des actes, l'influence de la théorie sur la politique contemporaine, M. Lepore doit expliquer l'écart béant entre le but et le point d'arrivée. La domination de César, intitulé cependant *princeps* [2], est un « faux principat ». M. Lepore attribue au terme « principat » un sens favorable par définition [3]. Le « principat » cesse au moment où l'individualité, cultivée par Cicéron lui-même à la lumière de la théorie politique pour secourir l'État défaillant, se détourne du droit chemin et donne naissance à la « tyrannie ». La réalisation d'Octavien n'a rien à voir avec l'idéal cicéronien. C'est la propagande augustéenne qui, anticipant, a semé la confusion en usurpant le patronage du consulaire.

Ce livre abonde en matériaux littéraires. L'auteur fait un effort visible pour raccorder les travaux de Reitzenstein, de Heinze, de Wagenvoort à ceux de Grenade, de Magdelain et de Wirszubski. Si l'on ne peut toujours partager le point de vue de M. Lepore, on louera ses analyses pénétrantes qui renouvellent l'attrait de maintes lectures. Son principal mérite est d'intégrer les discours à la pensée cicéronienne, alors que l'attention des historiens et des philologues se laisse souvent accaparer par les traités philosophiques et politiques. La bibliographie répartie dans les notes est très riche. Un *index locorum* (pour Cicéron, classement par genre et par ordre chronologique), un *index* des noms et des notions favorisent la consultation pour le bien des études cicéroniennes.

J. BÉRANGER.

1. P. 331 : « e aveva tenuto con lui διαλόγους de re publica » (*Att.*, V, 5, 2).
2. *Fam.*, IX, 17, 3 (sept. 46). Monnaie : *PRINCEPS FELIX*, M. Grant, *From Imperium to Auctoritas*, p. 13.
3. Voir le chapitre : « Gli anni del disorientamento e i falsi principati. »

*Index uerborum Ciceronis poeticorum fragmentorum*, by J. William Spaeth Jr. : University of Illinois Press, Urbana, 1955, 130 pages in-4°.

La publication de cet Index a subi les vicissitudes du temps présent. L'ouvrage était achevé en 1939, et il ne paraît que quinze années après. Le résultat, que déplore l'auteur lui-même dans son Avant-propos, c'est qu'il n'a pu utiliser les deux éditions, déclarées par lui-même excellentes, de A. Traglia pour l'ensemble des fragments et de V. Buescu pour les *Aratea*. Le texte utilisé est donc celui de Baehrens (1886 !), mais l'auteur demande que les Bibliographies des deux éditions ci-dessus mentionnées et l'Appendix critica de Buescu soient considérées comme un supplément au présent ouvrage. On se reportera également aux indications fournies par l'auteur lui-même dans un article des *Proceedings of the American Philological Association*, t. LXXIV, 1943, p. xxiii.

Ces précautions prises, on devra aussi tenir grand compte des nombreuses indications fournies par un *Additamentum ad apparatum criticum* qui occupe dans le présent ouvrage près de trente grandes pages.

Un Index bibliographique (p. 7-8) donne les références aux ouvrages et articles parus depuis 1879 ; mais quelle étrange pratique de ne donner pour les articles de périodiques que la mention du tome et de l'année sans aucune indication de titre ou de contenu ! C'est le type même de la bibliographie aveugle, et donc quasi inutilisable.

Quant à l'Index des mots, on ne peut qu'en louer l'acribie et l'utilité : venant après les index partiels de la prose de Cicéron, il permet des confrontations qui ont notamment fait défaut à A. Traglia pour son étude sur *La lingua di Cicerone poeta* (Bari, 1950). Il fournira aussi d'utiles comparaisons avec les listes établies par le P. L. Laurand, dans ses *Études sur le style des discours de Cicéron*, t. III, p. 362-404, l'un des Index fournissant un relevé complet, et l'autre marquant d'une signalisation les mots qui ne se trouvent que dans les fragments poétiques : là où Spaeth énumère sous *a* : *abdo, abeo, abicio, abstraho, absumo, absurdus, ac, accedo, acer, acerbus, acquiro, acredula, acumen, acuo, ad, adduco, adeo, adfatim, adfero*, etc., L. Laurand met en vedette : *acredula, adaugesco, aduolatus, aestifer, almus, altisonus, altitonans, antepes, anxifer, aplustra, arcitenens*, etc, dont la qualité apparaît avec évidence. La confrontation s'impose pour qui cherchera à caractériser soit la poésie cicéronienne, soit même le vocabulaire de la poésie en général. L'Index de M. W. Spaeth nous apporte en ce sens un précieux instrument de travail.

J. Marouzeau.

Attilio DE LORENZI, *Fedro* (Biblioteca di cultura, n° 56) : Firenze, La Nuova Italia, 1955, 215 pages.

Cette étude essentiellement biographique développe d'abord en seize courts chapitres tout ce que les fables et les rares allusions antiques nous laissent entrevoir de la vie et de l'œuvre de l'auteur. Deux chapitres sont consacrés à la constitution du recueil, un à la « biographie essentielle », un au silence, à première vue surprenant, de Quintilien, tandis que le dernier, sur la foi de Martial, dont M. de Lorenzi conserve sans correction le texte *improbi locos Phaedri*, réhabilite le fabuliste comme un devancier de l'épigrammatiste. Un index des fables, un autre des noms achèvent cette étude fort maniable pour qui désire infuser aux fables un peu de leur vie nullement puérile.

A. HAURY.

V. CREMONA, *Catulli codex Brixianus A VII 7* (Bibl. civica Queriniana, Brescia, Studi Queriniani, II) : Bológna, Zanichelli, 1954, CX et 86 pages.

Sous la direction de M. Pighi, auteur de travaux méritoires sur le codex Bononiensis 2621 (Bologna, 1940 et 1949), M. V. Cremona publie une édition complète du manuscrit de Catulle Brixianus A VII 7 (Q). Ce manuscrit contient, en plus des poésies de Catulle, celles de Properce et de Tibulle, ainsi que bon nombre de vers latins du XV^e^ siècle ; ceux-ci, peu intéressants par eux-mêmes, donnent des clartés sur quelques humanistes ; ils permettent aussi de dater le manuscrit des années 1451-1453, et de lui attribuer Ferrare pour origine. L'importance du ms. Q pour l'édition de Catulle avait été sentie par M. Stampini dès 1916 (*Il Codice Bresciano di Catullo, Osservazioni e confronti*, Torino, 1916, p. 1-48). Personne, cependant, n'avait publié, avant M. Cremona, une collation aussi minutieuse ni une étude aussi approfondie. La collation a été faite avec beaucoup de scrupule et de clarté ; elle paraît définitive. Dans la préface qu'il a écrite pour le livre de M. Cremona, M. Pighi a souligné avec raison que ce genre de publications est bien préférable à la reproduction photographique des manuscrits : surtout, ajouterai-je, lorsque l'auteur les fait précéder, comme M. Cremona, d'une importante étude. Dans ses *Prolégomènes*, M. Cremona a relevé, en effet, les points sur lesquels le manuscrit se rapproche ou se sépare des principaux témoins conservés. Outre la parenté Qh, l'étude prouve que ces deux manuscrits (ou plutôt leur source, appelée Φ par M. Cremona) dérivent d'un exemplaire de la famille O, collationné avec quelque autre témoin de la famille G (M R) (où l'on trouve déjà beaucoup de leçons des *recen-*

*tiores*). M. Cremona estime plus prudent et légitime de situer ainsi Qh que de les faire dériver directement de V, le « codex Veronensis » perdu... Il ne faut pas déprécier le ms. Q sous le prétexte de contamination. En effet, il est ou le seul ou un des rares manuscrits à transmettre un certain nombre de leçons authentiques, et, d'autre part, il est très proche du ms. O.

La collation de M. Cremona semble très rigoureuse. Ce travail, ingrat en apparence, a dû lui réserver beaucoup de satisfactions : celle, entre autres, de contribuer, pour une part notable, à l'amélioration du texte de Catulle. Il est à désirer que beaucoup d'études analogues soient consacrées à ces poésies : alors seulement sera possible une édition renouvelée.

Il convient de signaler que le Conseil municipal de Brescia, conscient de l'intérêt et de l'importance de la tâche si bien menée par M. Cremona, a fait les frais de l'édition : geste qui l'honore grandement, et que nous voudrions voir imiter, quelquefois, en France.

H. Bardon.

L. Ferrero, *Interpretazione di Catullo* : Torino, Rosenberg & Sellier, 1955, xii & 454 pages.

Catulle ne saurait se plaindre de la postérité. Les études sur son œuvre, les éditions s'accumulent. Il y a déjà longtemps que des voix autorisées essayaient de détourner cet enthousiasme vers des auteurs moins favorisés. Mais on revient toujours à Catulle, et l'on a raison. Dans une œuvre si complexe, des esprits de qualité découvriront toujours des richesses inaperçues jusqu'à eux. Parmi les travaux les plus méritoires, au nombre desquels se place le *Catullo* de N. Herescu, je ne doute pas qu'on reconnaisse à l'ouvrage de M. L. Ferrero le droit de prétendre à l'un des premiers rangs.

Pour M. Ferrero, le point critique de la poésie catullienne est le poème sur la mort du frère (c. 68) : *multa satis lusi*. Catulle y distingue le *lusus* des poèmes qui suivirent et qui furent d'inspiration plus douloureuse. A l'origine, la poésie de Catulle est, en effet, jeune et sensuelle. Ces premières œuvres se distinguent par la grâce, l'ironie, la fantaisie, avec une allure nettement égocentrique. L'ironie du poète comporte toute une gamme d'intensités ; elle se situe volontiers sur le plan de la parodie, et il lui arrive aussi d'atteindre au grotesque. Mais, jusque dans l'invective et l'obscénité, qui constituent, elles, une sorte de polémique contre le réel, se manifeste une chaleur affective qui traduit un besoin d'analyser l'émotion : cette tendance reparaîtra dans le lyrisme sentimental. Un des mérites de M. Ferrero est d'avoir montré comment les éléments les plus différents en apparence se confondent dans une personnalité

poétique étonnante de richesse (cf. p. 59-61) ; ainsi dans les pages sur l'animosité contre César et Mamurra (p. 66-73), où l'on voit que la politique de Catulle finit par rentrer dans ce qu'il appelle (hélas !) « le cercle magique de l'intériorité poétique ».

Le poème 68 est une étape décisive. M. Ferrero lui consacre des pages d'un haut intérêt, où il se rencontre, pour l'essentiel, avec M. A. Salvatore, dont il n'a pu connaître le travail sur *Le poème 68 de Catulle et le problème de l'élégie latine* paru en 1955 dans *Phoibos* (p. 7 et suiv.). Le poème 68 annonce une forme d'élégie personnelle qui se libère progressivement de la narration objective : date non seulement dans l'œuvre de Catulle, mais dans le lyrisme romain. M. Ferrero fixe avec une grande justesse la place de Catulle par rapport à Sapho et à Callimaque. La traduction de la chevelure de Bérénice est un effort pour s'éloigner du réel, dans la mesure où celui-ci était interprété jusqu'alors comme un *lusus* (p. 98). Autour du poème à Allius se groupent les autres élégies ; toutes se concentrent autour de la mort du frère. C'est de ce deuil que dérive le double courant du lyrisme amoureux et de l'élégie même. L'élégie est davantage une expérience de la vie. D'où la part qu'y a l'amitié, liée, chez Catulle, à l'épreuve de la douleur. On connaît les thèses de P. Giuffrida (*L'epicurismo...*, t. II, Torino, 1950) : M. Ferrero, sans rompre avec la notion du *foedus* épicurien (p. 313), les assouplit considérablement. Chez Catulle, l'amitié est désormais arrachée au présent et devient exigence fondamentale, d'autant plus que le poète a tendance à vivre les épreuves de ses amis, à s'assimiler à eux.

Partant de nouveau du poème 68 (p. 147 et suiv.), M. Ferrero le situe en face de c. 65-66, dont il relève le côté plus nettement intellectualiste. Dans les poèmes à Lesbie, Catulle révèle les divers aspects de sa souffrance. Sans abandonner ses modes antérieurs de poésie, il leur donne un timbre différent, dû à une vie sentimentale dont M. Ferrero a su marquer les complications et les contrastes (cf. le commentaire de c. 85, p. 178-179). Mais Lesbie n'est le plus souvent qu'un prétexte : elle incarne une création idéologique à laquelle la réalité répond mal. Ce dualisme de l'idéalisation et de la réalité entraîne le couple de la passion et du désespoir. Le ton n'est de galanterie que dans les rappels du *lusus* d'autrefois. Le voyage en Bithynie marquerait une quasi-rupture avec Lesbie : M. Ferrero affirme que la vue des cités d'Asie a renouvelé la veine poétique de Catulle en achevant de le mûrir. Catulle renouera avec Lesbie (c. 104, 109, 107), se séparera d'elle encore (c. 70), et prendra sa décision définitive (c. 8). Une lucidité lentement acquise lui a fait comprendre que son amour est dépourvu de ce *foedus* qui, dès le début de son existence, faisait pour lui le prix de l'amitié.

Les *Épithalames*, l'*Attis*, les *Noces* sont la forme littéraire de cet

aboutissement. La vieille distinction entre objectivité et subjectivité, lyrisme et narration, n'a rien à faire ici (p. 283). Désormais, le lyrisme d'amour subjectif permet à Catulle d'élaborer, en une expression de portée universelle, des thèmes hérités. Parallèlement, l'effort poétique devient, pour lui, le moyen de dominer un caractère passionné. Ainsi, dans l'*Attis*, le drame du poète atteint une force de suggestion qui porte au plus haut degré le problème éternel du sacrifice de l'humain au divin (cf. p. 380 et suiv.). M. Ferrero clôt son ouvrage par une éblouissante étude du poème des *Noces* (p. 383-420) : Catulle s'y dégage de la confession lyrique ; la vie y est comme filtrée à travers la légende, si bien que le poète finit par se retrouver à travers les personnages issus de lui-même, qui, le dépassant, sont d'abord l'image de l'humanité. Et cette image est, en définitive, celle de la solitude irrémédiable des êtres.

Telle est, résumée et appauvrie, la thèse de M. L. Ferrero : thèse séduisante, présentée en une forme brillante, dans une langue un peu abstraite, un peu trop gonflée de termes philosophiques, encline à l'hermétisme, parfois au verbalisme, mais qui demeure d'une trame soyeuse et drue. Diminué d'un bon quart, le livre gagnerait en force et en éclat. Tel quel, il est tout à fait remarquable.

Malheureusement, toute étude d'ensemble sur Catulle se heurte à une difficulté : elle implique, elle exige une chronologie. Or, la vie de Catulle est mal connue (grâces soient rendues à l'auteur de nous dispenser de la rituelle biographie ! cf. p. 192) ; quant aux poèmes mêmes, ils nous donnent quelques indications, que M. Ferrero sait utiliser (cf. les p. 67-69, 81, 184, 189, etc.), parfois avec une excessive complaisance (p. 177, 218-223, 233, 366).

Sur la chronologie même des pièces, M. Ferrero est d'ordinaire d'une prudence louable. Il n'en reste pas moins un peu gênant que le poème 55 soit situé vers les dernières années du poète (p. 17), alors qu'il caractérise si bien les réactions données comme propres, essentiellement, à sa jeunesse. Une chronologie exacte et détaillée modifierait sans doute, si elle était possible, la perspective selon laquelle nous sont présentés les poèmes de l'amitié (p. 104 et suiv.). La place que M. Ferrero assigne à l'amour pour Lesbie dans la psychologie et l'art de Catulle le situe à une date tardive ; je doute qu'on accorde à l'auteur sur ce point toutes ses affirmations (cf. p. 177). L'analyse interne et l'étude des allusions (bien fragiles) amènent M. Ferrero à penser que les grands poèmes (c. 61-66) marquent l'aboutissement de l'expérience politique et humaine de Catulle et terminent sa production, les épreuves du poète y trouvant leur reflet. Mais quelles épreuves? et quel reflet? Si l'on adopte les vues de M. Ferrero sur ce point, il faudra conclure, avec lui (cf. p. 278), que la poésie de Catulle n'est pas essentiellement dominée par un amour sen-

suel pour Lesbie (M. Ferrero a d'ailleurs une casuistique de la sensualité dont les subtilités m'échappent parfois) — et il faudra admettre que l'apaisement relatif des longs poèmes est le terme logique de son évolution intérieure.

Je n'insiste pas sur des réserves plus bénignes : M. Ferrero ne paraît avoir sur le groupe des *neoteroi* que des vues assez incomplètes (cf. p. 64, 123-124), ce qui surprend d'autant plus qu'il présente de solides études sur le milieu littéraire que fréquentait Lesbie (p. 210 et suiv.), ou sur Cornificius (p. 268). — Dans le beau passage consacré à l'*Attis* (p. 363-383), M. Ferrero ne signale pas les réticences de Catulle à l'égard du fait mystique : il me paraît évident qu'il y a à la fois attirance et recul de la part du poète latin (très latin, en cela). Si j'ai raison, la constatation ne renforcerait pas la thèse de M. Ferrero sur la place du poème dans la carrière de Catulle. — M. Ferrero, d'autre part, bien qu'il ne veuille pas insister sur les problèmes d'expression, note les répétitions qui martèlent les poésies de Catulle, dont il donne des explications variées, d'ordre intellectuel, affectif ou littéraire. J'ai cru naguère pouvoir élucider cette constance, qui est liée à celle de schèmes de composition semblables, par une tendance du poète à l'obsession ; dans le genre de ces explications parapathologiques, on a fait, depuis, beaucoup mieux ; mais je me demande si, en ce cas précis, l'explication que je proposais n'est pas à retenir.

Les réserves qu'on peut formuler ne sauraient amoindrir de façon notable l'enrichissement que le livre de M. Ferrero apporte aux études catulliennes. Les poèmes y sont disséqués avec une finesse exceptionnelle. On se laisse aller à ce courant qui entraîne, où les explications diverses se superposent et se concilient, où les attitudes de l'esprit, les tonalités du sentiment, sont saisies dans leurs nuances les plus ténues, où les éléments de ces analyses sont de temps à autre repris, regroupés, sous des éclairages révélateurs. Après tant d'études, souvent de premier ordre, consacrées à Catulle, quel talent était nécessaire pour nous apporter une interprétation du poète aussi totalement renouvelée !

H. Bardon.

L. Ferrero, *Un'introduzione a Catullo* (Pubbl. d. Univ. di Torino, Fac. Lett., vol. VII, fasc. 2) : Torino, 1955, 120 pages.

Ayant longuement rendu compte ci-dessus de l'*Interpretazione di Catullo*, je m'attarderai moins sur cette « Introduction » qui en offre, en quelque sorte, l'essence. M. Ferrero a voulu retracer l'histoire de la critique catullienne pour mieux indiquer, ensuite, l'orientation qu'il juge préférable de donner à la recherche. Il montre avec netteté l'importance

de l'œuvre de Schwabe, que les philologues modernes ont suivie en ses points faibles plutôt qu'en ce qu'elle apportait de meilleur. Ainsi, la rhétorique de Catulle a été étudiée pour elle-même ; or, elle est le moyen qu'utilise le sentiment pour prendre forme dans l'image. La classification par genres, la recherche des sources ont également contribué à nous éloigner du vrai Catulle. Chez celui-ci, l'essentiel est sincérité, spontanéité ; l'*opus uigilatum* n'exclut pas la présence de cette qualité supérieure. Une assez longue étude du poème 1 aide M. Ferrero à préciser comment Catulle juge sa propre poésie ; effectivement, elle est la projection, dans un épisode vécu ou sur un personnage déterminé, d'impressions vivement ressenties : les modèles sont assimilés et aident à la conscience de soi. Le *lusus* même n'est pas un passe-temps : il engage l'être. Ainsi, la technique est portée tout naturellement sur le plan supérieur du lyrisme. La poétique catullienne, toujours concentrée sur l'individu, se refuse aux disciplines, par opposition à l'attitude des poètes hellénistiques. Même lorsque, chez Catulle, le motif poétique paraît offert par le monde extérieur, en vérité il sort toujours de l'expérience intime. Par cette prédominance du senti, la poétique se confond en lui avec la poésie. M. Ferrero développe tout cela avec abondance et avec distinction. Son *Interpretazione* prouve l'excellence de ses vues. Chercher dans Catulle même les origines du fait poétique, tâcher d'en démêler la complexité, en discerner les causes profondes, bref analyser la création littéraire en y découvrant moins une culture qu'une sensibilité, tel est, en effet, le seul moyen de renouveler l'étude de Catulle. Non pas de Catulle seul, mais, en bien des cas, de la poésie latine. L'œuvre de Virgile gagnerait fort à être analysée dans ce sens.

En revanche, je trouve que M. Ferrero se donne gratuitement beaucoup de mal pour nous démontrer la « moralité » de Catulle que, selon lui, la hardiesse des propos ne saurait démentir. Le problème me paraît, ainsi posé, d'une singulière ténuité. Important pour une juste connaissance de l'homme, il perd sa valeur s'il s'agit de laver Catulle d'un reproche. L'expérience du poète a été vaste et diverse ; une *pudicitàs* littérale (si j'ose dire) ne me paraît guère son fait ; je trouverais plutôt chez lui, à l'occasion, une réserve, une pudeur, que n'exclut pas l'attitude égocentriste. Mais le mot pudeur recouvre alors des réalités différentes. Au sens où l'entend M. Ferrero, j'hésiterais à en faire une des vertus cardinales de Catulle. D'ailleurs, devons-nous poser le problème? N'exigeons pas des poètes à la fois le génie et la vertu.

H. Bardon.

Ar. Salvatore, *Studi sulla tradizione manoscritta e sul testo della Ciris* : 1955, 2 vol. gr. in-8° (t. I : 116 p., L'Arte tipografica, Napoli ; t. II, 156 p., Ist. ed. del Mezzogiorno).

M. Ar. Salvatore consacre à la tradition manuscrite de la Ciris deux volumes dont l'importance est considérable. L'on ne saurait trop louer le principe de ce genre d'études, difficiles et ingrates, mais fructueuses.

Dans le tome I, M. Salvatore passe en revue les principales sources du texte. Au premier chef, le fragment de Graz. Celui-ci permet d'améliorer souvent le texte traditionnel en prouvant que nombre de corrections et de transpositions sont mal fondées. Son étude invite aussi à la prudence pour les parties du texte que nous connaissons par les seuls manuscrits des humanistes et par l'édition d'Alde (1517). Certaines duretés de style paraissent remonter à l'auteur. La critique de textes doit tenir grand compte des tendances expressives propres au poème, et se garder de l'affadir pour le normaliser (p. 56 et suiv., p. 72). M. Salvatore consacre des pages importantes à l'édition aldine de 1517 (p. 80 et suiv.) ; il démontre que ce qu'elle contient de bon n'est pas toujours imputable à des conjectures d'humanistes. Néanmoins, en beaucoup de cas, c'est le milieu humaniste du début du siècle qui explique les leçons ; l'étude du vers 88 est significative : alors qu'il convient de lire, avec les manuscrits, *Palaepaphia*, l'édition aldine porte : *Palaephatia ;* cette leçon est due à ce que l'œuvre de Palefato avait été éditée en 1505, par les Alde, à Venise (p. 91). En déterminant avec attention les qualités de chacune des sources du texte, M. Salvatore espère éviter les incohérences des précédents éditeurs de la *Ciris*. Le critère linguistique, reposant sur le fait que le style du poème est assez rocailleux et vise à l'effet, est pour lui le moyen, à vrai dire dépourvu de certitude, de procéder avec toute la rigueur possible. L'éditeur trouvera beaucoup moins d'aide dans les imitations que l'auteur de la *Ciris* a pu faire de Lucrèce, de Catulle, de Cicéron ou des *neoteroi* (cf. p. 53).

Dans le second volume, M. Salvatore reprend la discussion des passages les plus difficiles de la *Ciris*, et il s'efforce de fixer le texte en s'aidant des critères paléographiques et, surtout, des critères « expressifs ». Cette méthode, qu'il appelle d' « équilibre linguistique », et dont l'application constante donne à son travail son unité, constitue la nouveauté de sa recherche, et lui permet de s'orienter parmi les variantes des manuscrits. M. Salvatore insiste sur la nécessité de distinguer les difficultés provenant de la tradition manuscrite et celles qui dérivent des tendances « expressives » du poète, de sa personnalité d'écrivain ; aussi l'index 2 du livre (*Durezze stilistiche*) est-il plus qu'un moyen de consultation : il affirme une méthode. Je signale, entre autres passages révéla-

teurs (p. 30-31, 51-52, 73-74 : excellent, 80-81), l'affirmation de la page 40 : « Ma — se la critica testuale è il fondamento di ogni ricerca ulteriore — io credo che queste nostre ricerche stiano definitivamente chiarendo que le durezze, le asprezze, gli impacci stilistici appartengono al poeta, alla sua incapacità, spesso, di esprimersi in forma limpida ed è sua la discontinuità che si manifesta nell'espressione, ora chiara, ora contorta : ciò dovrebbe ormai risultare evidente, al di là dello stato, assai misero, della tradizione manoscritta. »

Il serait trop long de passer en revue les divers amendements proposés par M. Salvatore. Je relève pourtant pour leur grand intérêt les pages : 20 et suiv. (v. 54-58 ; 57 : *Scyllaeum monstro saxa infectata uocari*) ; 35 et suiv. (v. 133... ; mais j'interpréterais volontiers le v. 137 comme une aposiopèse, et le *sed* de *sed dicere magnum est* est loin de contredire cette explication) ; 44 ; 47 (v. 175 *caeli ;* bon rapprochement avec *Catal.* 3, 2) ; 75 et suiv. (v. 324 *per me, tua alumna*). Évidemment, M. Salvatore n'a pas la prétention de convaincre toujours. Sa lecture du v. 218 (p. 56 et suiv. ; *suspicit ad caeli nutantia sidera mundi*) est bien difficile à admettre, même quand on tient compte des « rudesses » stylistiques de l'auteur. P. 86-87, v. 471 : la correction de Ellis, adoptée par M. Salvatore, me paraît mal s'expliquer, malgré Herod. 4, 99 : comment *genus illi* aurait-il pu donner *Venus illi* (de G. B et H)? De même, au v. 477, le polysyndète ne comporte point, à mon avis, d'explication plausible (p. 93).

L'édition que M. Salvatore nous donne de la *Ciris* est certainement la meilleure de celles dont nous pouvons disposer à l'heure actuelle. Il nous annonce un travail analogue sur le *Culex*. Je souhaite que cet érudit probe et pénétrant, une fois terminés ces travaux préparatoires, difficiles et nécessaires, nous procure sur les ouvrages mineurs de Virgile l'étude d'ensemble qui nous manque. Il est admirablement préparé à cette tâche, et le beau livre qu'il vient de publier confirme tous les espoirs que ses précédents travaux permettaient de placer en lui.

H. Bardon.

L. P. Wilkinson, *Ovid recalled* : Cambridge, University Press, 1955, xviii-484 pages.

Le lecteur est favorablement impressionné par ce beau livre si bien présenté, aux caractères et aux pages clairs, où les notes et la bibliographie sont discrètement renvoyées à la fin. Ce sont là qualités traditionnelles chez les éditeurs anglais, auxquelles on prend toujours plaisir à rendre hommage.

Et puis l'auteur se défend de vouloir faire œuvre d'érudition ; il ne songe qu'à rendre accessible à un large public le poète qu'il aime et à lui

faire partager sa sympathie. Il s'adresse tout à la fois aux lettrés familiers avec la langue latine et à ceux qui n'ont aucune connaissance du latin, et c'est pourquoi il multiplie les citations, quelquefois très longues, que les uns reliront dans le texte, mais que les autres apprécieront dans une traduction écrite en vers décasyllabes qui ne manquent ni d'exactitude ni d'élégance. Il voudrait aussi que de jeunes poètes réapprennent le chemin de cette grande œuvre toute pleine d'une invention si riche, dont l'auteur est aussi un maître dans l'analyse des passions humaines : ils ne pourraient que gagner à cette lecture.

M. Wilkinson connaît admirablement Ovide et tout ce qui a été écrit sur la personne et les poèmes d'Ovide ; son exposé ne s'embarrasse pas d'une encombrante érudition, et il déroule, avec beaucoup de sûreté et d'aisance, l'étude de cette œuvre à travers les dix premiers chapitres de son livre. Ce sont les *Métamorphoses* qui en constituent la partie centrale, précédée par les élégies érotiques et suivie des *Fastes* et des poèmes de l'exil. Une centaine de pages sont consacrées à cette œuvre écrite par Ovide en pleine possession de son talent, à laquelle l'auteur de notre livre s'attarde avec une complaisance évidente, mais aussi avec une connaissance très personnelle de l'art d'Ovide. Les deux derniers chapitres du livre sont consacrés à la survie du poète au Moyen Age et à la Renaissance.

Il est impossible d'analyser un tel livre, qui est une sorte de commentaire continu de l'œuvre d'Ovide qu'il éclaire de connaissances multiples. M. Wilkinson est loin d'être l'homme d'un seul livre et d'une seule culture : la poésie grecque lui est aussi familière que la poésie anglaise, la poésie néolatine aussi familière que l'antique, les arts divers aussi familiers que la poésie. A la lecture de son livre, on sera frappé par la justesse des remarques faites sur la métrique du poète, qu'il s'agisse du distique élégiaque ou du vers héroïque des *Métamorphoses*, et sur ses procédés de style qui font de cette poésie ovidienne quelque chose de très savant sous la simplicité apparente.

Plein d'une sympathie communicative, le livre de M. Wilkinson est une excellente introduction à l'œuvre d'Ovide et il vient à son heure, puisque nous allons bientôt célébrer le bimillénaire du poète.

Édouard GALLETIER.

Erik WISTRAND, *De Martialis Epigr. VIII, 15 Commentatiuncula* ; extr. des *Acta Universitatis Gotoburgensis* LX (1954, 9) : Göteborg, Wettergren & Kerbers Förlag, 1954, 1 brochure in-8° de 40 pages.

Bref commentaire sur les huit vers qui forment l'épigramme VIII, 15 de Martial. Domitien vient de rentrer, victorieux, après son expédition en Pannonie, et tout le peuple offre des sacrifices d'actions de grâces,

mais, dit le poète, il est un triomphe « secret » dont les Romains gardent la mémoire, un « laurier » qui n'est pas moins précieux que la *Pax Principis*, c'est que Domitien « s'est fié à lui-même sur la fidélité des siens » — et c'est une grande vertu, la plus grande pour un prince, que de connaître « les siens ». Épigramme qui demeure obscure, malgré le commentaire de Friedländer, et que M. Wistrand éclaire de façon convaincante. Ce triomphe secret, c'est un acte de clémence de Domitien, qui a refusé d'écouter les délateurs et qui s'est « fié à lui-même » pour absoudre l'un de ses amis. Les textes apportés à l'appui de cette interprétation ne laissent guère place au doute. Voici résolu un petit problème. Nous ne dirons plus que Domitien a triomphé « secrètement » à son retour, ni qu'il a célébré un « triomphe officieux » ; nous ne dirons pas non plus qu'il s'est identifié à Jupiter pour recevoir l'encens et les sacrifices. Le *Juppiter Redux* est peut-être, dans une certaine mesure, Domitien lui-même, il est surtout le Jupiter-qui-ramène, et les sacrifices vont au dieu, non au maître qui tolère, tout au plus, comme le faisaient ses prédécesseurs, une offrande à son *Genius*. Et Martial n'est pas, ici, le courtisan que l'on se plaît à représenter ; il donne à Domitien, sous l'apparence d'un éloge, un conseil de clémence.

Pierre GRIMAL.

Adalbert BRIESSMANN, *Tacitus und das flavische Geschichtsbild* (Hermes, Einzelschriften, Heft 10) : Wiesbaden, Steiner, 1955, 105 pages, 8 Mark.

Chez Tacite, l'artiste accapare l'attention. M. Briessmann réagit : il se tourne vers les problèmes de fond et tente d'élucider les conditions dans lesquelles sont issues les *Histoires*. Tacite, *Hist.*, II, 101, reproche à une catégorie d'auteurs complaisants d'avoir transmis une image falsifiée d'une époque. De la prise de position à leur égard, de ce comportement vis-à-vis des sources se dégagent les tendances de l'historiographie officielle et, par contre-coup, la position antiflavienne de Tacite.

La méthode de M. Briessmann consiste à confronter sur des points précis Flavius Josèphe, Tacite, Suétone et Dion Cassius, pour remonter, à travers leur *consensus*, les coïncidences, parfois verbales, les écarts, les différences de ton, au tableau original et à ses déformations attribuables à l'historiographie partisane.

Des rapprochements indéniables attestent une tradition commune. Dépendance ou indépendance de Tacite, interprétation, réticence, voire quelque incohérence de présentation, trahissent apports et sources. Tacite n'utilise pas Josèphe directement, mais il s'inspire des mêmes documents que lui. Josèphe, client des Flaviens, est le porte-parole de l'opinion officielle présentant sous un jour favorable à Vespasien, à

Titus et à Domitien, les événements consécutifs à la chute de Néron. A sujet identique, chaque divergence peut déceler tradition flavienne et réalité historique.

Les divergences, concernant les faits, portent sur l'ordre et sur la chronologie : un décalage, une interversion servent la propagande qui répartit tendancieusement honneurs et responsabilités, — sur les personnages noircis, caricaturés, idéalisés selon les besoins de la cause ou de la reconstitution, — sur la localisation : Grecs et Romains ont une perspective différente, — sur l'appréciation : Tacite élimine le fortuit, recherche les causes effectives, lointaines (*ut non modo casus eventusque rerum, qui plerumque fortuiti sunt, sed ratio etiam causaeque noscantur*, I, 4, 1), — sur la conception de l'histoire : Tacite ordonne, explique, étudie de préférence les ressorts moraux ; il est philosophe.

Voici quelques points névralgiques choisis par M. Briessmann pour ausculter les textes :

Cécina, au sujet de qui la tradition flavienne était déjà partagée. Les partisans (Josèphe) l'accablaient, lui reprochant sa trahison, lavant Titus de l'accusation d'avoir liquidé un personnage peu intéressant ; d'autres (échos épars chez Tacite et chez Dion) relevaient le patriotisme de Cécina, le sens des réalités, le désir d'éviter une effusion inutile.

Antonius Primus : bouc émissaire du parti flavien, dont le nom fut attaché à la destruction de Crémone, au sac de Rome et à l'incendie du Capitole. Pourtant il avait trouvé un défenseur, Vipstanus Messalla (celui du *Dialogue des orateurs*), une des sources avouées des *Histoires* (III, 25, 2 ; 28, 1). Tacite lui emprunte maints traits sympathiques de Primus, sans toutefois se départir du jugement d'ensemble influencé par la tradition flavienne.

L'incendie du Capitole : les adversaires ne pouvaient que se rejeter mutuellement la responsabilité du sacrilège. Les Flaviens l'attribuaient à Vitellius en refusant d'admettre que l'incendie eût éclaté *pendant* la bataille. Pour élucider ce point, Tacite entreprend une véritable enquête topographique et une reconstitution. Résultat : ce ne sont pas les Vitelliens qui sont coupables ; coupable, le peuple romain que les guerres civiles mènent à sa perte.

Pour Domitien, le dévidage est moins aisé. Josèphe (IV, 598 et suiv.) présente le collaborateur et héritier miraculeusement sauvé. L'historiographie contemporaine, accablant la mémoire du « tyran » après sa mort, laissait un portrait quasi définitif sur lequel personne n'avait intérêt à revenir. Tacite reprend les faits, explique la conduite de Domitien entraîné par les événements et justifie sa condamnation. Dans les *Histoires* néanmoins, la tradition antiflavienne que favorisait l'élimination d'une dynastie l'emporte.

La révolte de Civilis : la propagande flavienne la présentait comme une guerre extérieure ; l'empereur y joue le beau rôle. Tacite la considère sous deux aspects : *bellum externum* et *bellum internum*. Contrairement à Josèphe, Dion, Pline, il établit une relation entre la révolte de Civilis et l'avènement des Flaviens : les sujets de Rome se soulèvent sous prétexte de suivre Vespasien. Le désarroi profite aux Flaviens dont le pouvoir doit ainsi son établissement à l'intervention étrangère. Ce que ne voulait pas admettre l'historiographie partisane, qui assurait que le concours de Civilis n'était que ruse de guerre (cf. *Hist.*, IV, 54, 1).

Le règne de Domitien anéantissait les résultats de la propagande. Rien ne contenait plus l'opinion ; une réaction violente suivit ; haine et vengeance sévirent. A ce moment fut publié l'ouvrage où, selon M. Briessmann, puisèrent Tacite et Suétone. Accablant pour Domitien, il remontait aux antécédents, aux origines de la dynastie, à l'année 69, début des *Histoires*. Tacite refait l'histoire des Flaviens, l'épure des apports de l'historiographie officielle afin de brosser un tableau véridique de l'époque. Il utilise beaucoup de sources d'information contradictoires. Une intelligente discrimination, les excès mêmes des panégyristes, l'ont conduit à un jugement nuancé et équitable. Vespasien, Titus sortent indemnes, Domitien quelque peu excusé. Tacite, en quoi il se distingue de ses prédécesseurs et de ses successeurs, s'est élevé au-dessus de l'histoire partisane.

Avant d'aboutir à ces constatations, M. Briessmann devait démêler des pistes embrouillées, souvent piétinées à dessein. Il a accompli un excellent travail. Toutefois, ses analyses pénétrantes appellent des remarques quant à l'établissement des tendances et des courants d'opinion. Certaines attributions paraissent discutables parce que les oppositions ou les différences qui sont le critère de M. Briessmann ne sauraient être toujours irréductibles ou inconciliables. La détection d'intermédiaires entre texte grec et texte latin basée sur la soustraction, l'addition, la modification, demeure aléatoire : les traductions avérées présentent les mêmes caractères, témoin Cicéron, les *Res Gestae* d'Auguste.

P. 9-11 : Les « hésitations » et les dérobades de Vespasien transmises par la littérature officielle, omises ailleurs où, au contraire, est mentionnée la résolution de l'ambitieux, ne signifient pas grand'chose. Le scénario de chaque avènement comportait ce trait qui, tout adulatoire qu'il paraisse, n'en appartenait pas moins à la réalité historique, si banale que Tacite la tait systématiquement : cela ne touchait pas au fond. Cette suppression générale d'un geste conventionnel ne jette aucun discrédit sur Vespasien.

P. 75, 79-83 : Une réhabilitation de Vitellius en face d'une version

flavienne dépréciative paraît forcée. Tacite s'y prendrait mal pour retoucher ce portrait si peu flatteur. Que l'on relise II, 70 (la visite du champ de bataille de Bedriac), 87, 1 (*Vitellius contemptior in dies segniorque...*), 98 (sa stupidité), III, 39, 1 (*... audita est saevissima Vitellii vox, qua se — ipsa enim verba referam — pavisse oculos spectata inimici morte iactavit*) où il est impossible d'interposer entre ce jugement à la première personne (« je rapporterai ses propres expressions ») et la source un renseignement tendancieux admis sans critique ; IV, 2 (*L. Vitellius... par vitiis fratris*) et d'autres passages nombreux (I, 62, cf. II, 62 ; II, 63, 64, 71, 83, 91, 92, etc.). Combien pâlissent, en face, les qualités relevées par Tacite, I, 52, 75 (*Vitellius victor clementiae gloriam tulit*), III, 71 (incendie du Capitole, bilan des responsabilités), 85, 1 (*una vox non degeneris animi excepta...* Briessmann, p. 82 : « Darin liegt eine wenn auch noch so geringfügige und zurückhaltende Anerkennung »), 86 (portrait de Vitellius, conclusion du livre III). L'auteur des *Histoires* s'en voudrait de laisser au lecteur une impression favorable ! Aussitôt une qualité avancée, aussitôt il la retire par un défaut mis en parallèle, par les procédés typiques de l'alternation et de la réticence. Tacite ne fait même pas l'économie du ridicule : à trois reprises il mentionne la goinfrerie de Vitellius (I, 62, 2 ; II, 62, 1 ; 91, 1), guère plus charitable que Suétone, *Vit.*, 13. Tout ce qu'on peut reconnaître, c'est une absence de parti pris. Ombres et lumières (avec prédominance des premières) disposées avec raffinement, donnent un portrait réaliste du malheureux prince. Au lecteur d'apprécier.

Est-il possible pour Domitien de suivre chez Tacite à la fois le désenchantement (« die Entzauberung des Mythos... », p. 77) et le souci de réhabiliter un personnage trop accablé? M. Briessmann allègue la version de Josèphe consacrée à la gloire de la dynastie : fuyant le Capitole pris par les Vitelliens, Domitien est sauvé miraculeusement (« Domitian wird demnach unter sichtbarster Einwirkung der Gottheit gerettet », p. 76). Il nous semble que le contexte de Josèphe, IV, 649 : Δομετιανὸς μὲν σὺν πολλοῖς τῶν ἐν τέλει Ρωμαίων δαιμονιώτερον διασῴζεται, qui met le futur prince sur le même pied que ses compagnons, n'a pas cette ferveur. Le correctif à cette hagiographie serait les échos de la tradition antiflavienne transmis par les *Histoires*, III, 74, la fuite honteuse de Domitien (« damit ist der Mythos von dem jungen Helden zerstört, ist die durch göttliche Fügung herbeigeführte Rettung als schmähliche Flucht entlarvt », p. 78). Sans doute la fuite de Domitien — peinture de Tacite — n'offre rien d'héroïque. Était-ce cependant une tache au blason flavien? Non, puisque plus tard, quand Vespasien fut au pouvoir, son fils cadet éleva sur le théâtre de ces événements une chapelle commémorative avec un autel dont les bas-reliefs repré-

sentaient ses aventures (Tac., *Hist.*, III, 74, 1). Loin de renier ce passé, les Flaviens l'immortalisaient. Le contraste des conditions ne devait pas déplaire ni les desservir auprès de la postérité.

Ces remarques n'enlèvent rien à la valeur de ce travail. Dans cette recherche des sources et leur répartition, des divergences d'appréciation sont inévitables, inévitable aussi l'importance attribuée à des subtilités. Côté positif : M. Briessmann aborde le problème avec sagacité et méthode. Il rétablit avec beaucoup de vraisemblance les versions sur lesquelles sont fondées les *Histoires*, et la trame (Cécina, Antonius Primus, Mucien, Helvidius Priscus, Musonius Rufus, Civilis) apparaît beaucoup plus distincte.

Si l'existence d'*une* source (p. 90 et 104) commune à Tacite et à Suétone reste problématique, M. Briessmann a réussi à isoler plusieurs sources et à projeter des lumières nouvelles sur l'élaboration des *Histoires*. L'étude de cette œuvre, abordée sous l'angle historique, confirme implicitement l'indissolubilité, chez Tacite, de l'historien et de l'artiste. La relative impassibilité (*sine ira et studio*) n'est pas autre chose, à notre avis, qu'une présentation kaléidoscopique de l'histoire impériale.

Dense, clairement écrit, l'ouvrage de M. Briessmann — issu du séminaire de Fr. Klingner — sera l'auxiliaire indispensable d'une étude interprétative des *Histoires*.

J. Béranger.

Giovanni D'Anna, *Le idee letterarie di Suetonio* : Firenze, La Nuova Italia, 1954, XII + 232 pages.

Pour voir à quel point le sujet traité par M. D'Anna est nouveau, il n'est que de se reporter à l'excellente thèse de M. René Marache (*La critique littéraire de langue latine et le développement du goût archaïsant au II^e siècle de notre ère*, 1952) : Suétone y est à peine nommé. Ce n'est pas que l'auteur des vies des grammairiens, des rhéteurs, des poètes, ait paru à dédaigner dans une histoire de la critique. C'est que son œuvre nous est parvenue dans l'état que l'on sait et que ce que nous en connaissons le mieux, ce sont certains faits transmis par elle, et non les jugements portés sur les écrivains. Il a donc fallu d'abord à M. D'Anna beaucoup d'ingéniosité, jointe le plus souvent à un sens critique avisé, pour tirer d'une matière assez ingrate un ouvrage relativement aussi nourri et cohérent.

La première partie est consacrée à un tableau du milieu dans lequel Suétone s'est formé. C'est l'occasion d'utiliser à la fois Quintilien et le *Dialogue des orateurs*, celui-ci considéré par M. D'Anna, élève de M. Paratore, comme non tacitien. Cette étude sur des textes tant de fois commentés ne manque pas de personnalité, par exemple quand, dans le

chapitre III, on montre qu'à la théorie cicéronienne des trois fins de l'éloquence, les modernistes substituent une préférence marquée pour le *delectare*, lui-même conçu non plus comme chez l'auteur du *De oratore* du point de vue du fond, mais de celui de la forme. Quintilien croit retourner à Cicéron, mais garde la nouvelle conception du *delectare*. Le chapitre IV souligne, sur les causes de la décadence de l'éloquence, les différences entre Quintilien et le discours de Messalla, qu'on a tendance à trop rapprocher de lui. Quintilien reste optimiste pour l'avenir et croit à un bon usage de la déclamation ; Messalla, qui s'inspirerait de Pétrone, condamne radicalement l'enseignement de la rhétorique, de façon du reste peu originale.

La thèse essentielle du livre est que Suétone est sous l'influence de Quintilien et adhère à un atticisme modéré, et c'est ce que montrent ses jugements sur les auteurs des diverses périodes. Mais, dans son admiration pour Cicéron, il se révèle souvent plus fidèle encore que son maître et se sépare de celui-ci pour rejoindre celui-là, par exemple sur les poètes anciens. Cette thèse repose sur un grand nombre d'observations dont beaucoup appelleraient la discussion, mais dont l'ensemble reste imposant. On notera un chapitre sur Valerius Probus, dont M. D'Anna accentue peut-être les tendances archaïsantes plus encore que ne le fait M. Marache (*op. laud.*, p. 62-66).

Suétone s'est-il conformé à ses propres idées sur le style? C'est ce qu'examine de manière bien rapide le dernier chapitre. De quelques observations faites sur la *Vie de Néron*, M. D'Anna croit pouvoir conclure que les variations surprenantes de la manière dans un même ouvrage s'expliquent par l'influence des sources. Il lui semble constater un accord entre ses remarques de philologue et les conclusions d'un historien comme M. M. A. Levi. Suétone serait le plus lui-même dans les périodes brèves. Le malheur est qu'il serait alors le moins lui-même là où M. D'Anna reconnaît que son récit est le plus vivant (ch. XLVII-XLVIII-XLIX sur la mort de Néron). La conclusion, je l'avoue, me semble étrange, et je n'ai pas l'impression que dans ce bon travail tout soit dit sur la pratique littéraire de Quintilien.

Pierre BOYANCÉ.

Otto SEEL, *Die Praefatio des Pompeius Trogus* (Erlanger Forschungen, *Reihe* A, *Band* 3) : Erlangen, Universitäts-Bibliothek, 1955, 86 pages, 8 Mk.

Pour étudier l'évolution de l'historiographie latine, on ne saurait se contenter des grandes œuvres conservées, étapes combien importantes, mais qui ne s'expliquent pas seulement par elles-mêmes. D'où l'intérêt

qui nous porte, dans un canton de la littérature latine inconnue, voisin de Salluste et de Tite-Live, vers un Trogue-Pompée. Ses *Histoires Philippiques* ne sont conservées que par l'abrégé de Justin. M. Otto Seel, qui avait édité ce texte dans la *Bibliotheca Teubneriana* en 1935, s'est appliqué à reconstituer la préface de l'historien Voconce, non point à la lettre, entreprise trop grevée d'hypothèses et dont il se défend (p. 84), mais dans l'esprit. Au point de départ pourtant, une recherche philologique minutieuse, littérale, et qui présente à nos yeux le grand avantage d'utiliser à côté de la préface de Justin des textes qui en sont passablement éloignés dans le temps et dans l'espace : l'un de Cassiodore (*Variae*, IX, 25, §§ 4 et 5) qui correspondrait au § 3 de la *praefatio* de Justin, l'autre de Johannés d'Épiphanée de Syrie qui correspondrait au § 1. M. Seel démontre d'abord, par une analyse très aiguë, que dans la *praefatio* de Justin ces phrases introduisent des contradictions et que la présence ne s'en explique pas, sinon par un emprunt à la préface de Trogue-Pompée ; poussant plus loin, il fait voir que les passages de Cassiodore et de Johannès d'Épiphanée correspondent à une conception de l'histoire qui n'est pas celle de Justin ; ils remontent donc à Trogue-Pompée. De même pour tout ce qui dans la *praefatio* de l'abréviateur ne correspond ni à sa situation ni à son époque (p. 34 et suiv.). A ces éléments d'une préface, M. O. Seel joint le jugement que l'historien portait sur l'emploi des discours chez Salluste et Tite-Live (Just., 38, 3, 11).

Mais — c'est l'intérêt et l'ambition de cette étude — les considérations développées à propos de cette recherche dépassent de beaucoup le cadre d'un prologue. Aussi bien, cette introduction à une grande œuvre ne devrait-elle pas contenir des idées essentielles? Chemin faisant, M. O. Seel a pris position à l'égard de divers problèmes, qu'il s'agisse des sources, du titre, des tendances des *Histoires Philippiques*. L'historien n'aurait-il utilisé qu'une seule source, Timagène? A la *Timagenes-Hypothese*, M. Seel objecte que l'utilisation de sources multiples et l'effet d'influences très variées sont visibles. Trogue-Pompée a composé son œuvre au sens le plus profond que le terme peut avoir quand il s'agit d'historiographie. En dépit d'un titre qui n'est restrictif qu'en apparence (p. 27 et suiv.), il a conçu un dessein bien plus vaste que celui de Théopompe (p. 31 et suiv.), dans un esprit bien différent du goût de Justin pour l'anecdote et les curiosités, et en repensant l'histoire grecque avec un esprit tout romain. Dans cette histoire véritablement universelle, fortement méditée et philosophique, on peut reconnaître les tendances contradictoires de l'époque et l'esprit particulier à Trogue-Pompée. Dans un article sur Salluste et Trogue-Pompée publié par la *Revue des Études latines* en 1948, et que M. Seel me fait l'honneur d'utiliser, j'avais signalé une correspondance intime entre les deux histo-

riens, mais je me contentais de situer le Voconce entre Salluste, Tite-Live et Tacite. M. Seel va plus loin : oui, des tendances moralisatrices et pessimistes inspirent les *Histoires Philippiques*, mais il faut voir là l'expérience de toute une génération, celle des Césariens comme Salluste ; ils ont ressenti l'échec d'une entreprise qui tendait à organiser le monde connu ; mais il faut reconnaître, à côté, le développement antithétique d'une conception du destin de Rome ordonnant autour de soi les destinées des autres nations ; c'est un optimisme, une espèce de millénarisme qu'on voit chez Virgile et chez Horace, et qui est le propre du siècle d'Auguste. Le rôle tout particulier de Trogue-Pompée est d'avoir opéré la synthèse de ces tendances antinomiques, de dépasser le cadre de la cité romaine, et — ce que n'a pas fait Tite-Live — de composer une histoire du monde unifiée et ordonnée autour de Rome. Le mérite de M. Otto Seel, c'est, en opposant le résumé de Justin à l'historiographie hellénistique comme à l'historiographie latine, de recréer la personnalité si fortement marquée de Trogue-Pompée.

Michel RAMBAUD.

Ludovica RYCHLEWSKA, *Quaestiones Nonianae*, tirage à part de l'*Appendix* à *Tragica* II (p. 117-142). Travaux de la Société des Sciences et des Lettres de Wroclaw, série A, n° 54 : Wroclaw, 1954.

M. Ladislas Strzelecki, qui dirige la publication des *Tragica* entreprise par la Société des Sciences et Lettres de Wroclaw, nous explique (p. 117) pourquoi le mémoire de M^lle^ Rychlewska figure dans la collection : c'est parce que Nonius est la source principale de nos *Fragmenta tragicorum*. On sait que, dans le *De compendiosa doctrina*, Lindsay a ingénieusement décelé le curieux procédé de travail de l'auteur. Ce procédé, une fois reconnu et accepté, permet souvent, semble-t-il, de reconstituer l'ordre dans lequel il convient de présenter les *fragmenta* des auteurs cités. Le travail entrepris par Lindsay ne comportait pas encore d' « index fontium ordinumque » pour les livres XI-XX de Nonius. C'est à cette tâche délicate que M^lle^ Rychlewska consacre son mémoire.

Jean COLLART.

A. G. AMATUCCI, *Storia della Letteratura Latina Cristiana*, seconda edizione interamente riveduta : Torino, Società Editrice Internazionale, 1955, VIII & 366 pages.

Dans cette seconde édition — complètement revue — de son histoire de la littérature latine chrétienne, M. Amatucci a mis l'accent sur l'aspect littéraire. Il s'agit donc d'une vraie histoire des lettres et non pas

d'une patrologie. L'auteur s'adresse plutôt aux philologues classiques, désireux de faire la connaissance de la littérature chrétienne dans le cadre général de la littérature latine, qu'aux théologiens, qui s'intéressent en premier lieu au contenu doctrinal des textes.

Cette histoire littéraire fait preuve, de la part de son auteur, d'une science étendue de première main. En la parcourant, on constate à chaque instant que M. Amatucci a lu et relu les textes, que ses jugements et ses appréciations sont basés sur des lectures personnelles et non pas — comme c'est le cas si souvent — sur ce qu'on trouve dans d'autres manuels. De cette manière, ce livre revêt un caractère très personnel, voire subjectif. De lecture agréable, on le parcourt avec plaisir pour prendre connaissance des manières de voir souvent originales de l'auteur. Et même là où l'on ne saurait être d'accord avec lui, on admire la fraîcheur avec laquelle il nous communique ses vues personnelles dans un italien très savoureux.

M. Amatucci a particulièrement mis l'accent sur les différentes étapes de l'évolution de la littérature chrétienne, et il nous les décrit avec une grande vivacité depuis les premiers essais hésitants jusqu'à l'essor du IV^e^ et du V^e^ siècle, pour poursuivre l'évolution par une description plus succincte, jusqu'au VII^e^ siècle. L'auteur appelle surtout l'attention sur les relations avec la littérature profane et sur la survivance de l'ancienne tradition romaine dans la littérature chrétienne : continuité due surtout à l'influence exercée par l'école.

Le procédé adopté par l'auteur a, il est vrai, ses inconvénients. Guidé par son goût personnel, M. Amatucci tantôt développe, tantôt abrège ses démonstrations d'une manière qui semble parfois assez arbitraire. Citons quelques exemples. Le chapitre sur le petit traité, élégant, mais superficiel, de Minucius Félix, texte de prédilection de l'auteur, occupe vingt pages. Dans le chapitre sur Tertullien, qui suit, l'auteur parle encore longuement de l'*Octavius*, et après cela l'œuvre si vaste et si importante de Tertullien est décrite en dix-sept pages (dont huit pages de bibliographie). Qui plus est : les *Confessions* de saint Augustin n'occupent que deux pages, et l'auteur passe sous silence toutes les discussions récentes sur ce livre, toujours passionnant, mais énigmatique. Dans la bibliographie des *Confessions*, extrêmement succincte, on cherche en vain les *Recherches sur les « Confessions »* de M. Courcelle.

L'auteur a passé sous silence plusieurs textes importants, probablement parce qu'il ne les considère pas comme appartenant à la littérature proprement dite. Ici encore, son choix semblera parfois assez arbitraire. Les *Acta martyrum* sont laissés de côté, et des *Passions* on ne trouve que la *Passio Perpetuae et Felicitatis*, probablement parce que l'auteur l'attribue à Tertullien. Il y a un chapitre sur le « monachisme fémi-

nin », occupé presque exclusivement par Éthérie ; mais on cherche en vain un chapitre sur le monachisme masculin ! Cassien figure, il est vrai, dans un chapitre avec Claudius Marius Victor, mais saint Benoît de Nursie aussi bien que saint Césaire d'Arles sont absents.

Malgré ces omissions, ce manuel très suggestif rendra des services, même hors de l'Italie. Chaque chapitre est suivi d'une bibliographie très riche qui augmente notablement l'utilité du livre, fruit d'une longue fréquentation des auteurs chrétiens.

Christine MOHRMANN.

Sven LUNDSTRÖM, *Uebersetzungstechnische Untersuchungen auf dem Gebiete der Christlichen Latinität* (Lunds Universitets Årsskrift, N. F. Avd. 1, Bd 51, Nr 3) : Lund, Gleerup, 1955, 312 pages.

Après ses deux études sur la version latine d'Irénée[1], M. Lundström nous donne maintenant un livre d'une allure plus large, dans lequel il nous fait part de ses expériences, d'une portée générale, dans le domaine des versions latines de la littérature chrétienne. Je ne doute pas que ce livre ne devienne un livre de chevet pour tous ceux qui s'occuperont désormais de textes traduits, latins aussi bien que grecs.

Le point de départ de l'exposé de M. Lundström est le fait simple — mais trop souvent oublié — que les traducteurs latins d'œuvres grecques n'ont pas toujours compris le texte qu'ils traduisaient. Assez souvent, des fautes ont été commises, aussi bien dans le domaine de la lexicologie que dans celui de la syntaxe. L'auteur étudie les cas divers qui peuvent donner lieu à des fautes, comme homonymie, étymologie erronée, interprétation conjecturale, suppression de mots obscurs, etc., etc. Sont discutés particulièrement les cas divers où le traducteur n'a pas compris le sens exact d'un mot. Dans la partie syntaxique, l'auteur examine systématiquement les possibilités de fautes, aussi bien dans l'usage des noms et des pronoms que dans celui du verbe. Chaque cas étudié est illustré par de nombreux exemples pris dans la littérature de traduction, latine et grecque.

L'exposé de M. Lundström me semble, en général, très convaincant, et les exemples cités ont, dans la majorité des cas, une grande force démonstrative. Toutefois, j'ai l'impression que çà et là les conclusions pourraient être un peu plus nuancées. En recherchant des fautes, on court toujours le risque d'en signaler là où il n'y en a pas ; quoique M. Lundström fasse preuve d'un jugement très prudent, il n'a pas toujours échappé, me semble-t-il, au danger signalé. J'ai, par exemple,

1. *Studien zur lateinischen Bibelübersetzung*, Lund, 1943 ; *Neue Studien zur lateinischen Irenäusübersetzung*, Lund, 1948.

l'impression que le savant auteur n'a pas toujours suffisamment tenu compte de certains procédés de traduction en usage chez les traducteurs juifs et chrétiens de la Bible. Je pense, par exemple, au procédé généralement reçu selon lequel un mot grec ou latin qui a pris le sens particulier d'un mot hébreu ou grec en adopte aussi tous les autres. Exemples classiques de ce procédé : ἐξομολογεῖσθαι et *confiteri* pour l'hébreu *hodah*, ou δόξα et *gloria* pour l'hébreu *keboth*. C'est un procédé avec lequel on doit compter quand on explique, par exemple, les traductions latines de ἀρχή (p. 116 et suiv.). En second lieu, il ne faut pas oublier que, sous l'influence d'un contexte biblique dans lequel un mot figure régulièrement, celui-ci peut adopter un sens théologique très spécial, comme c'est, par exemple, le cas pour *secundum* dans des tournures comme *secundum deum*, *secundum saeculum* (p. 192), *secundum salvatorem* (p. 196), tournures dont M. Lundström me semble ne pas avoir saisi la nuance théologique très particulière.

Il ne faut pas oublier non plus que certaines tournures bibliques qu'on considérait, en soi, comme des versions peu heureuses ou peu claires peuvent se stabiliser et devenir courantes. Dans ce cas, elles finissent assez souvent par exprimer parfaitement ce que le texte original voulait dire, parce que, dans l'usage même, leur sens est devenu clair et compréhensible. Et pour terminer : en étudiant ces traductions et constatant assez souvent leur faiblesse, on est tenté d'oublier que nos connaissances du latin tardif sont et restent — malgré le progrès fait, ces dernières années, grâce surtout à l'école suédoise de Löfstedt — assez restreintes. C'est pourquoi on ne saurait dire trop vite que tel ou tel mot latin que nous rencontrons dans un texte de traduction ne pouvait pas avoir tel ou tel sens. Ici encore, M. Lundström a opéré avec beaucoup de prudence. Avant de conclure à une faute de traduction, il s'est toujours assuré de l'absence, dans nos textes, de la signification mise en cause. Mais, dans ces cas d'espèce, on ne saurait être trop prudent : gardons-nous d'un pédantisme qui prétendrait comprendre mieux qu'un traducteur pour qui le latin était encore langue vivante. Je sais que M. Lundström sera le premier à se déclarer d'accord avec moi. Mais peut-être me répondra-t-il aussi qu'il s'agit parfois de traducteurs tardifs, chez qui la connaissance du latin littéraire était assez faible. L'observation, si elle est exacte, me suggère une dernière remarque. N'aurait-il pas été désirable de tenir compte un peu plus, dans ces recherches si délicates, de la date des versions? Ce qui était un mot courant au second siècle ne l'était parfois plus au v^e^. Et inversement : beaucoup de mots n'avaient pas encore un sens chrétien technique au II^e^ siècle qui l'avaient parfaitement au III^e^ ou au IV^e^. Il faut tenir rigoureusement compte des possibilités d'un mot au moment même

où la version est faite ; principe de synchronie qu'on ne saurait négliger.

Puissent ces quelques observations donner une idée de l'importance et de la portée de ce livre admirable.

Christine MOHRMANN.

Gösta SÄFLUND, *De Pallio und die stilistische Entwicklung Tertullians* (Skrifter utgivna av Svenska Institutet i Rom) : Lund, Gleerup, 1955, XI & 233 pages.

Le traité *De Pallio*, œuvre bizarre d'un style touffu, est toujours considéré comme un texte énigmatique, difficile à situer dans le cadre des œuvres de Tertullien. Plusieurs savants ont voulu le placer au début même de la carrière littéraire de Tertullien ; d'autres le considèrent comme un travail tardif. M. Säflund a repris le problème dans une étude très pénétrante, soumettant à un examen nouveau tous les éléments qui pourraient nous aider à fixer la date du *De Pallio* et à déceler l'intention.

Après un examen scrupuleux des arguments externes et internes, M. Säflund croit pouvoir conclure à une date tardive. Pour lui, la décision de quitter la toge en faveur du pallium est la confirmation définitive, de la part de Tertullien, de sa rupture aussi bien avec le montanisme qu'avec le catholicisme. Le *a toga ad pallium* aurait été, selon M. Säflund, l'expression de l'évolution intérieure de Tertullien telle qu'on peut la reconstruire d'après ses écrits. L'argument le plus important et le plus concluant est fondé sur l'évolution du style. Il est vrai que le style de Tertullien devient de plus en plus maniéré, que ses œuvres tardives, attestant une tension psychique toujours croissante, deviennent de plus en plus artificielles. Il y abuse de tous les artifices du style asianique. A l'aide de statistiques minutieuses, M. Säflund s'efforce de prouver que cette évolution du style de Tertullien vers un maniérisme toujours plus prononcé se manifeste même dans des menus détails, comme dans l'usage, devenant plus fréquent, de *et* pour *etiam*, du *syndeton multimembre*, etc. D'autre part, l'emploi de l'*asyndeton bimembre* et *multimembre* devient de plus en plus rare. De ces faits stylistiques, et d'autres, l'auteur conclut que Tertullien, voulant se moquer des zélotes de la toge romaine, a choisi, pour son apologie du pallium, la forme de la diatribe cynique, ornée des artifices touffus du style d'Apulée. Hypothèse pleine d'esprit et qui pourrait être exacte, quoique je doive avouer que certains doutes subsistent.

S'agit-il dans le *a toga ad pallium* d'un événement réel et historique? Ou Boissier a-t-il eu raison quand il voyait dans le *De Pallio* un « jeu d'esprit » d'un auteur qui est toujours resté rhéteur? Les arguments

stylistiques de M. Säflund sont impressionnants, mais il reste toujours le fait que les auteurs antiques, les chrétiens aussi bien que les autres — qu'on pense à saint Augustin — ont très souvent pratiqué, avec une virtuosité qui nous semble incroyable, plusieurs « styles » en même temps. Tertullien était un grand virtuose de la parole, ce qui veut dire qu'il a été capable de réaliser à n'importe quel moment de sa vie un tour de force du style asianique tel que nous l'avons dans le *De Pallio*.

Reste la question essentielle : faut-il prendre au sérieux cet écrit bizarre? Si l'on répond par l'affirmative, je crois qu'il faut le placer, avec M. Säflund, à la fin de la carrière d'écrivain de Tertullien. Mais, s'il s'agit d'un simple jeu d'esprit, il faut admettre que Tertullien était bien capable de l'écrire à chaque moment de sa vie.

Appliquant le même procédé d'étude statistique du style à d'autres traités, M. Säflund s'efforce de montrer que le second livre *De cultu feminarum* est antérieur au premier. Or, le titre actuellement usuel, à savoir : *De cultu feminarum libri duo*, a été introduit par Rigaltius, qui se fondait sur le *codex Agobardinus*. Dans les autres manuscrits et chez les éditeurs antérieurs à Rigaltius, notre livre I s'appelait *De habitu muliebri*, tandis que seul le livre II portait le titre : *De cultu feminarum*. M. Säflund veut placer notre livre I dans la période des persécutions des années 211-212, tandis que la rédaction du livre II pourrait précéder de dix ans celle de I. Il s'agirait donc de deux traités sur un même sujet, rédigés à un intervalle considérable, procédé qui correspond bien aux habitudes de Tertullien. Aussi l'hypothèse de M. Säflund me semble-t-elle très probable. Elle explique bien certaines répétitions et irrégularités dans les deux livres.

Dans une troisième partie, l'auteur s'efforce de montrer l'authenticité de la seconde moitié du traité *Adversus Iudaeos*, authenticité niée en 1918 par son compatriote M. Åkerman (*Ueber die Echtheit der letzteren Hälfte von Tertullians Adversus Iudaeos*, Lund, 1918). L'éditeur du traité dans le *Corpus* de Vienne (1942), M. Kroymann, modifiant légèrement l'hypothèse d'Åkerman, soutient qu'il s'agit d'une espèce de *centon* d'idées et de phrases remontant à Tertullien, fabriqué par un « rédacteur » très maladroit. L'argumentation par laquelle M. Säflund s'efforce de réfuter les arguments allégués par ses prédécesseurs, quoique impressionnante, ne me semble pas tout à fait convaincante. Il reste, me semble-t-il, l'argument du caractère spécial des citations de la Bible dans la deuxième partie du *Adversus Iudaeos*. Reste aussi le manque de composition claire, étonnant chez Tertullien, qui compose toujours très bien. Il semble que M. Säflund lui-même se soit rendu compte de la force de ce dernier argument, et c'est pourquoi il admet, dans une note à la fin de son livre, que le traité pourrait avoir été publié *invito*

*auctore*. Je crois que le problème de l'*Adversus Iudaeos* n'a pas encore trouvé sa solution définitive.

Quoi qu'il en soit des quelques doutes qui subsistent, je considère le livre de M. Säflund comme une contribution très précieuse à la connaissance d'un auteur qui, à plusieurs égards, demeure pour nous impénétrable.

Christine MOHRMANN.

Georg Nicolaus KNAUER, *Psalmenzitate in Augustins Konfessionen* : Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1955, 215 pages.

Une ample discussion s'était engagée au récent *Congrès international augustinien* autour de l'expression « une infinité de sources » appliquée aux *Confessions* : dans quelle mesure peut-on parler de sources à propos d'une autobiographie? La multiplicité même des sources prétendues n'oblige-t-elle pas à conclure qu'il n'y a point de source du tout? Le livre de M. Knauer vient à son heure pour montrer avec la plus grande précision ce qu'il en est. Il trouve trace dans les *Confessions* de quelque 360 versets de psaumes, beaucoup plus que l'on n'en avait jamais découvert. Bien mieux, il arrive que tel ou tel de ces 360 versets soit utilisé jusqu'à vingt reprises! Exagération de philologue? Mais non : il ne s'agit point là de conjectures sur des sources perdues comme on a pu en formuler à propos de Posidonius ou du jeune Aristote. Il s'agit d'expressions littérales et incontestables, que M. Knauer fait ressortir typographiquement, à l'aide de petites capitales, au sein de la prose augustinienne. Des résultats analogues attendent ceux qui scruteront la dette des *Confessions* à l'égard de la *Genèse*, de l'Évangile selon saint Matthieu ou des *Épîtres* pauliniennes, sans compter les auteurs profanes, non seulement les *Platonici*, mais Cicéron aussi, comme montrera prochainement la thèse du R. P. M. Testard. Déjà, M. Knauer, presque sans le chercher, enrichit l'*Index biblicus* le plus copieux qui existe, celui de Skutella, d'environ 250 références (p. 207-208).

La bibliographie que M. Knauer a placée en tête de cette dissertation de Hambourg montre qu'il est averti du progrès récent des recherches et possède même de bons éléments en vue d'un commentaire continu des *Confessions*. S'il a choisi d'étudier l'influence du psautier, c'est d'abord parce que cette influence est particulièrement notable, les psaumes donnant à cet ensemble de treize livres, dont l'unité de sujet a été parfois contestée, à tout le moins l'unité de ton. C'est aussi que l'on possède dans les *Enarrationes* un commentaire de tout le psautier, ce qui permet par comparaison de déceler, contrôler, éclairer les réminiscences et les exégèses dans les *Confessions*.

Suivant les directives proposées par M. Hagendahl dans un article remarquable, l'auteur cherche non pas seulement à établir quel texte du psautier est cité par Augustin (voir, à ce sujet, l'appendice des p. 194-203), mais surtout pourquoi et comment il cite. Un Romain, disait très justement M. Pöschl (*Augustinus Magister*, t. III, p. 206-207, à propos de la controverse des p. 42-48 sur l'infinité de sources), « ne s'exprime pas selon ce qu'il pense, même s'il veut exprimer ses propres pensées et expériences, mais comme s'est exprimé un « exemple »... C'est pourquoi l'attitude de saint Augustin à l'égard de l'autorité et des modèles romains a une signification typiquement romaine... Imitation et sincérité ne s'excluent pas ». Je suis convaincu également que l'on doit, sans pour autant faire tort à l'originalité ou à la sincérité d'Augustin, reconnaître un tissu très serré de réminiscences profanes et sacrées dans certaines de ses pages, même celles qui sont de récit autobiographique. Est-il vrai que citer ou imiter soit reconnaître son infériorité? Les Anciens citent ou imitent souvent pour surpasser. Mais, lorsqu'il s'agit de l'auteur des *Confessions* citant les *Psaumes*, il faut concéder à M. Knauer (p. 29) que ce mode d'expression est pour lui, avant tout, une manière d'avouer l'infériorité de l'homme qu'il est par rapport à l'autorité divine.

Comment cite-t-il? L'analyse considère, d'une part, comment il a intégré les citations dans sa propre langue, pour ce qui est du vocabulaire, pour les tournures stylistiques, pour le dessin même des *Confessions*, d'autre part comment il a interprété ces versets. Un développement particulier est consacré, comme il se doit, à la langue des invocations à Dieu, aux expressions qui forment leitmotiv (p. 76-77 : « Tu scis, Deus »; p. 81-83 : « Deus meus, misericordia mea »), aux phrases qui sont des imitations manifestes sans que l'on puisse, toutefois, fournir une référence unique (p. 85). Même dans de tels cas, l'on ne doit pas parler de réminiscence inconsciente. M. Knauer met justement en relief qu'Augustin, presque toujours, est très conscient de sa citation : tantôt, il la place dans une proposition causale, en sorte que la parole biblique fonde une démonstration ou se révèle supérieure aux vues des philosophes. Tantôt, la citation ne prend son sens, dans le récit des *Confessions*, qu'en fonction d'exégèses allégoriques très subtiles, originales ou empruntées, dont le verset faisait l'objet, ou par référence à d'autres textes auxquels elle est associée (le retour de telles « suites » me paraît particulièrement digne d'éveiller l'intérêt). M. Knauer étudie encore le sens que prend le retour d'un même verset, notamment au début ou en fin de livre, ce qui peut éclairer sur les principes de composition de l'ensemble.

Un dernier chapitre est relatif à l'art même de citer. Il est exception

nel qu'Augustin fournisse une référence, au sens où l'entendent les modernes. Même lorsque la citation est textuelle, il n'a aucun scrupule à modifier les personnes ou les temps des verbes. Souvent, la citation n'est textuelle que pour une partie du verset et paraphrase le reste. Ou encore le verset est reproduit textuellement une seule fois, mais fait l'objet d'allusions nombreuses par la suite. En conclusion, M. Knauer juge que les altérations sont elles-mêmes volontaires, soit pour des motifs stylistiques, soit en raison de la nature du problème posé. Il nous persuade qu'Augustin a non seulement une excellente mémoire, mais une mnémotechnique perfectionnée. Il s'est instruit des *Psaumes* à la fois par la lecture, par les sermons entendus ou prononcés, par l'usage du chant liturgique : beaucoup de versets appartenaient à un ensemble exégétique qui persiste tel quel chez Augustin d'un bout à l'autre de sa carrière. Ajoutons que parfois aussi un tel ensemble va s'enrichissant, ou au contraire se purifiant, à mesure qu'Augustin se précise à soi-même la doctrine.

J'espère avoir montré toute la richesse du sujet que M. Knauer a traité avec sûreté. La contre-partie de cette richesse et des nombreuses suggestions de travaux qu'il fournit est le caractère un peu touffu de l'ouvrage, tant les exemples sont nombreux et dispersés, tant la matière même est complexe. Mais, grâce aux excellents *indices* dont il a muni sa dissertation, l'auteur offre immédiatement au lecteur studieux en quête d'une seule référence un instrument précis et du meilleur aloi. (On regrettera seulement qu'il n'ait pu se procurer des revues françaises pourtant répandues, comme l'*Année théologique* ou la *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, ni même (p. 14) la *Correspondance* de Nietzsche avec Overbeck. Lire, p. 15, l. 5, Monceaux ; p. 16, l. 20, Christ*ianos* ; p. 16, l. 40, *païennes* ; p. 12, l. 3, la recension de M. Verheijen, *Eloquentia pedisequa*, dans *R. É. L.*, t. XXVIII, 1950, est le fait non d'A. Sizoo, mais de J. Marouzeau.)

Pierre COURCELLE.

Tarcisius J. VAN BAVEL, *Recherches sur la Christologie de saint Augustin ; l'Humain et le Divin dans le Christ d'après saint Augustin* (Coll. *Paradosis, Études de littérature et de théologie ancienne*, X) : Fribourg, Édit. universitaires, 1954, XIII & 189 pages.

Le R. P. van Bavel, un augustin de la province flamande de Belgique, est un des animateurs de la revue *Augustiniana* de Louvain (il y donne chaque année un *Répertoire bibliographique de saint Augustin* qui est un modèle du genre) ; il nous apporte aujourd'hui un travail solide, bien informé et judicieux, qui ne déparera pas cette collection *Paradosis* où

Mgr Perler réunit les meilleurs travaux des jeunes théologiens formés à Fribourg. Il s'agit d'une étude de théologie positive que son caractère extrêmement technique fait peut-être un peu sortir des cadres ordinaires de notre *Revue* : elle touche, en effet, à ces problèmes très difficiles qui n'ont cessé de préoccuper les théologiens depuis les grandes querelles nestorienne et monophysite du v^e^ siècle, à travers tout le Moyen Age et jusqu'à nos jours : comment les deux natures, divine et humaine, s'unissent sans se confondre ni s'altérer dans l'unique personne du Christ. Problèmes que la réflexion chrétienne ne peut s'empêcher de se poser, tant ils sont essentiels à la Foi (« le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous »), mais qui, de proche en proche, conduisent bientôt à des questions subordonnées de plus en plus délicates : sur la psychologie, sur la science humaine du Christ, son étendue, ses progrès (« Jésus croissait en sagesse, en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes »), ses « affections » (a-t-il réellement éprouvé la faim, la fatigue, la tristesse?), sa tentation au désert, sa déréliction sur la Croix. On en arrive à se demander s'il y a eu séparation de son corps et du Verbe au moment de la mort...

A l'égard de ces problèmes, saint Augustin occupe une place privilégiée : il nous permet d'apprécier l'état où était parvenue la christologie occidentale à la veille des grandes hérésies qui vont déchirer l'Orient (on sait qu'une invitation l'appelant à siéger au Concile d'Éphèse parvint à Hippone quelques semaines après sa mort) ; d'autre part, sa pensée a exercé là comme ailleurs une influence dominante, sinon tyrannique, sur le développement de la théologie latine : tout le Moyen Age s'en est inspiré.

C'est dire qu'une bonne étude historique sur ce sujet est la bienvenue, ne serait-ce que pour remplacer le vieux travail d'O. Scheel (1901) — incompétent et péremptoire (saint Augustin s'y voyait accuser simultanément d'adoptionisme rémanent, de docétisme larvé et de prénestorianisme, par un auteur lui-même fort empêtré dans ces questions subtiles). Le R. P. van Bavel ne déçoit pas notre attente : il nous apporte une étude très positive, fondée sur un examen attentif des textes, soigneusement replacés dans la chronologie et le contexte. Il a soin de mettre la pensée d'Augustin en rapports avec celle de ses prédécesseurs latins ou grecs — en se préoccupant toujours pour ces derniers de rechercher si, et comment, le docteur africain a pu effectivement les connaître (il utilise à ce propos les nombreux articles publiés depuis la guerre par B. Altaner, *membra disjecta* d'un livre : *Augustinus und die griechische Patristik*, qui n'a pu trouver d'éditeur).

Ces précisions lui permettent de dégager l'originalité de la christologie augustinienne : pour n'en retenir qu'un aspect, susceptible d'in-

téresser tous les latinistes, c'est elle qui a fait triompher l'expression *una persona* (dans son usage christologique et non pas seulement trinitaire) ; Tertullien avait bien lancé la formule *duplex status coniunctus in una persona*, mais n'avait pas rencontré d'écho. Il est très instructif de suivre l'auteur dans ses efforts pour préciser l'exacte portée de formules d'apparence banale, comme *personam Sapientiae agere* (ou *sustinere*) : « Nous sommes ici beaucoup plus près de la signification « être la forme « révélatrice d'une autre chose » que du concept moderne de la personne » — c'est-à-dire d' « individu rationnel subsistant ».

H. I. Marrou.

L. Th. A. Lorié, *Spiritual terminology in the Latin translations of the Vita Antonii with reference to fourth and fifth century monastic Literature* (Latinitas Christianorum primaeua, fasc. XI) : Nimègue, Dekker & van de Vegt, 1955, xv + 180 pages.

La *Vita Antonii* de saint Athanase a fait l'objet de deux traductions latines au IVe siècle. La plus ancienne, anonyme (*V*), n'a eu aucune diffusion ; découverte par A. Wilmart dans un manuscrit des archives du chapitre de Saint-Pierre à Rome, elle fut éditée seulement en 1939, par G. Garitte. La seconde, au contraire, œuvre d'Évagre d'Antioche, haut personnage et écrivain célèbre, ami de saint Jérôme, a exercé une influence considérable à travers les siècles. Il est vraisemblable que le but d'Évagre fut, précisément, de substituer son élégante traduction à celle de son prédécesseur, jugée trop littérale et de mauvais style, afin de faire apprécier des cercles romains les plus cultivés l'érémitisme oriental.

Le P. Lorié ne s'est pas attardé à préciser au maximum la date et le lieu où fut rédigée cette traduction d'Évagre, ce qui serait pourtant important pour l'histoire littéraire comme pour l'histoire des idées. Il s'est intéressé à ces deux traductions principalement en vue de déterminer comment s'est créée et développée une langue monastique en Occident. Une première recherche le convainc, non sans raisons, que l'éditeur de *V* a eu parfois le tort de recourir à des corrections et de normaliser le latin rocailleux du premier traducteur. Il étudie ensuite le vocabulaire relatif aux moines et à leur demeure (*monachus, frater, monasterium* et *cella, eremus, pater (patres), secedere, mundus*), à la vie ascétique (ἄσκησις, *conuersatio* et *conuersio, militia Christi* et *martyrium* appliqués à la vie monastique), au perfectionnement (traductions de καθαρός; κατὰ φύσιν (ἑστώς); κατάστασις; τὸ νοερὸν τῆς ψυχῆς ; *tranquillitas* et *stabilitas, apatheia, acedia*), au mysticisme (*ecstasis, pauor, stupere, rapi, uisio, reuelare, uox*). Ces analyses sont souvent d'un puissant

intérêt. Par exemple, de même qu'O. Liscu, dans son *Étude sur la langue de la philosophie morale de Cicéron*, a examiné dans le détail les efforts de celui-ci pour rendre en latin les termes grecs des écoles épicurienne et stoïcienne, il est instructif de voir quels efforts furent nécessaires pour traduire ἄσκησις à l'aide de périphrases (chez *V : studium uirtutum, studium sustinentiae, studium christianismi, studere in cultura Dei, studium religionis, studium deificum*; chez Évagre, *uia ad uirtutem, sanctitas, merita, rigor, instantia, labor, studium seruitutis in Dei opere, propositum*, etc...), ces périphrases ou ces à-peu-près correspondant aux divers aspects de la notion d'ascétisme.

Le P. Lorié ne s'est pas borné à cette analyse ; il a voulu apporter une contribution à l'histoire de ces termes d'après saint Jérôme, Macaire, Évagre du Pont, la *Peregrinatio*, Augustin, Cassien, saint Benoît. J'avoue qu'une telle ambition me paraît excessive et un tel choix arbitraire : pourquoi pas les *Consultationes Zacchaei*, la *Vita Fulgentii* ou la *Regula Magistri*? Pourquoi ne pas remonter jusqu'aux traductions cicéroniennes d'ἀπάθεια ou au vocabulaire ascétique et mystique des néoplatoniciens? Ce n'est pas une dissertation, mais plusieurs gros volumes qu'il faudrait pour épuiser un tel sujet. De là des lacunes et des affirmations parfois imprudentes. Je ne crois pas du tout que *reuelatio* et *uox* soient rares chez les écrivains tardifs (p. 160). J'aimerais voir relié ce qui est dit d'ἀγωνίζεσθαι au texte fameux d'Optat (III, 4, p. 81, 18 ; cf. Augustin, *Epist.* CVIII, 6, 18, et *In Ps.* 132, 6) sur les circoncellions agonistiques. Les linguistes qui rejettent la doctrine de Nimègue sur l'*altchristliche Sondersprache* (en dernier lieu, non sans véhémence, A. Ernout, *Revue de Philologie*, t. LXXXI, 1955, p. 230-231) admettront encore moins volontiers, j'imagine, la conclusion du P. Lorié (p. 164) selon laquelle le latin monastique est une *langue spéciale*, distincte non seulement de la langue de tous, mais aussi du latin chrétien commun. Même du seul point de vue du vocabulaire, ne faut-il pas dire plutôt que des mots comme *ecstasis* appartiennent à la *langue commune* des philosophes et des spirituels païens et chrétiens? (P. XIV, ligne 19, corriger *Evragius* en *Evagrius*.)

Pierre COURCELLE.

## Éditions de textes.

*Collection Guillaume Budé* : Paris, Les Belles-Lettres.

— *Tite-Live, Histoire romaine*, tome V, texte établi par Jean BAYET et traduit par Gaston BAILLET : 1954, VIII + 172 pages, une carte hors texte.

A mesure que se poursuit la publication de l'*Histoire romaine*, chaque